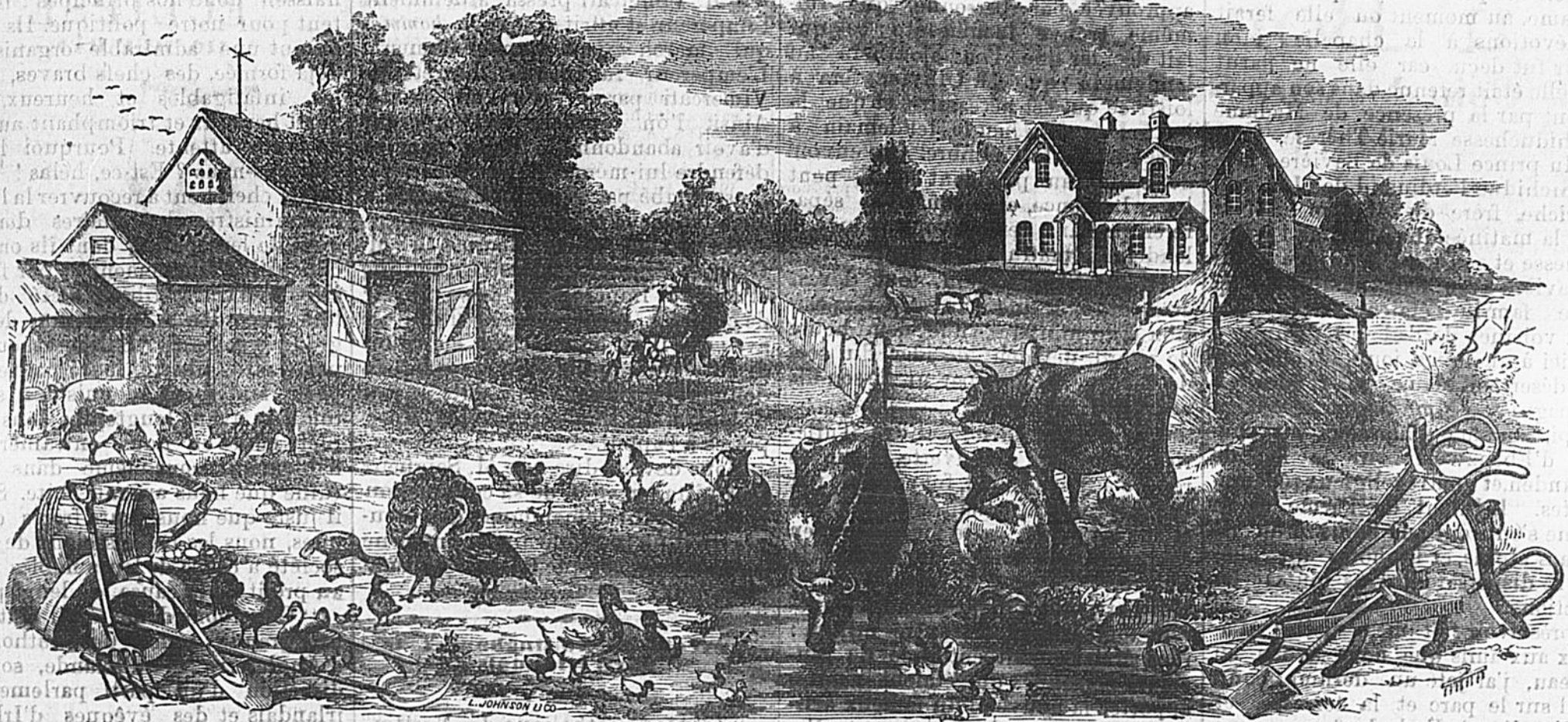


JOURNAL DES CAMPAGNES



L'industrie agricole doit toujours être la base de la richesse des nations.

4ème Année

Jeudi 3 Septembre 1885

No 31

JOURNAL DES CAMPAGNES

EDITION HEBDOMADAIRE,

Paraissent tous les JEUDIS et contenant tout
les nouvelles de la semaine.

Prix de l'abonnement : —UNE PIASTRE
POUR LA FRANCE : 10 FRANCS
Strictement payable d'avance.

Imprimé et publié par

LEGER BROUSSEAU,
ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE

No 9, Rue Buade, H. V., Québec.

Une visite à Frohsdorf

Bruck an der Mur, le 17 juillet.

Leurs Altesses Royales Mgr le comte de Bardi et Madame la comtesse de Bardi m'avaient gracieusement permis, tant à Bronnbach qu'à Vienne, de venir à Frohsdorf revoir les lieux où, il y a deux ans bientôt, j'ai passé une semaine entière, relatant heure par heure tout ce qui s'y passait dans les jours de deuil inoubliables qui suivirent la mort de Monsieur le comte de Chambord.

Dès Bronnbach, Leurs Altesses Royales eurent la bonté de me prévenir que Madame la comtesse de Chambord ne voyait et ne recevait personne en dehors de sa famille. Mais c'était déjà une faveur que de revoir Frohsdorf et d'y pouvoir saluer les vieux et bons amis qui nous sont restés au château.

Arrivé à Frohsdorf dans la matinée, j'ai eu tout d'abord la bonne fortune de rencontrer un religieux, excellent ami de l'*Univers*, que, par une délicate attention, Son Altesse Royale Mme la comtesse de Bardi avait daigné prévenir de mon arrivée.

M. l'abbé Curé, aumônier du château, vint bientôt rejoindre notre ami. Presque aussitôt je fus admis à l'honneur de présenter mes hommages à Mgr le comte de Bardi, accompagné du prince Louis de Bavière, héritier présomptif du trône. Son Altesse Royale daigna me nommer au prince de Bavière, qui avec un salut gracieux, me manifesta sa grande bienveillance.

Depuis la mort du roi, il y a eu quelques changements à Frohsdorf. Avant de franchir l'enceinte du château, j'avais remarqué une nouvelle construction dans l'alignement des grands communs ; c'est la maison que Madame la comtesse de Chambord a fait construire pour la fille de M. Huet du Pavillon, mariée à M. Frémont.

L'école des sœurs, elle aussi, a été agrandie et fondée définitivement par Madame ; car autrefois les sœurs ne recevaient que des subsides, maintenant elles ont le capital ; aussi les enfants des communes voisines affluent à Frohsdorf ; elles y reçoivent l'instruction gratuite et sont encore l'objet de la charitable sollicitude de Madame.

Au service intérieur, rien n'a été changé. Monsieur le comte de Chambord ayant, par testament, laissé à chacun la faculté de conserver sa situation ou de prendre sa retraite, tous les serviteurs sont restés, tant au service du château qu'aux grands et petits communs.

Quant au service d'honneur, il a subi des modifications : les grands et petites écuries ne dépendent plus de M. de Damas, grand écuyer du roi ; les appartements des secrétaires sont inoccupés, et celui de M. d'Blacas sert maintenant à l'ami de l'*Univers* dont je parlais plus haut.

Après le déjeuner, je parcourus le château en sa compagnie et j'appris que Madame veille pieusement sur tous les souvenirs si précieux, laissés pour l'histoire par Henri V.

Je vis dans l'ancien appartement de M. de Blacas la correspondance royale, classée et numérotée, les papiers rangés, tout dans un tel ordre qu'on dirait, après deux ans, que le roi est absent d'hier. La bibliothèque est tenue en bibliothèque de roi... et quelle bibliothèque ! Tous les souvenirs de la Maison de France y sont classés comme dans un musée de famille !

On m'a montré les dernières lignes écrites par le roi, j'ai vu avec une émotion poignante le dernier fascicule du journal de sa vie, que le roi tenait avec une scrupuleuse exactitude ; c'est le 15 juin 1883 qu'il y a tracé ses impressions pour la dernière fois ; à partir de cette date jus-

qu'au 11 août, le roi a dicté le texte ; après le 11 août, les feuillets sont restés blancs. Le roi n'avait plus la force de dicter. Vous dirai-je que les dernières lignes écrites par le roi se rapportent à la France, et que dans ces lignes le roi rend hommage au talent de M. le comte de Mun ?

Non, ma plume ne saurait retracer ce que j'ai ressenti en voyant tous ces trésors laissés par la main royale ; quand enfin j'en pus détacher mes yeux, mon regard tomba sur deux tableaux... le premier représentant Louis XVI et Marie-Antoinette au Temple, donnant l'un l'instruction au Dauphin et l'autre à Madame Royale ; le second représentant le duc de Bordeaux, jouant aux quilles avec les grenadiers de la garde !

La veille de mon arrivée, on célébrait au château la fête de la Saint-Henry, patron de Mgr le comte de Bardi, filleul et neveu du roi ; l'avant-veille, Madame reçut les félicitations de sa famille à l'occasion du 68 anniversaire de sa naissance.

Dans le courant de l'après-midi j'eus l'honneur d'être reçu par Madame la comtesse de Bardi, qui daigna m'entretenir assez longtemps. Son Altesse Royale me parla d'abord de Madame et de sa santé, et je fus heureux d'apprendre qu'elle était excellente ; puis Madame la comtesse de Bardi s'informa de notre pèlerinage de Velerah. Enfin, parlant de l'*Univers*, Son Altesse Royale en fit à nouveau l'éloge, ajoutant des vœux pour notre prospérité.

Ayant obtenu l'autorisation de me retirer, je fis ma visite au révérend père Boll, qui me reçut avec cette simplicité affable à laquelle j'avais été habitué ; le bon père me parla longuement de l'*Univers*, dont il fit l'éloge en rappelant un mot gracieux, de Madame, qui se plaît à dire que l'*Univers* est une lecture spirituelle.

En sortant de l'appartement du père, je me rendis à la chapelle, cette chapelle où, il y a deux ans, j'ai assisté à la messe de *Requiem* dite *présente cadavere* pour Henri V ; j'y revis et la bannière de la sainte Vierge, et le gonfalon royal, saint Michel terrassant l'esprit du mal. En haut, dans la tribune, je revis la touchante et naïve peinture repré-

sentant saint Louis, due au pinceau de Mademoiselle, plus tard la duchesse de Parme, peinture offerte jadis à sa tante, Madame la duchesse d'Angoulême. Les princesses et les dames de leurs suites vont seules dans la tribune ; Madame entend la messe en bas dans la chapelle, toujours ouverte au public.

J'ai touché un mot de l'état de Madame ; on m'a assuré que sa santé n'a été nullement altérée par son deuil, qui est toujours aussi profond que le premier jour ; il lui arrive très souvent d'être ressaisie par la violente émotion qui l'accablait dans les premières heures après la mort du roi. Souvent Madame ne peut pas retenir ses larmes ; alors elle va s'enfermer des heures entières dans la chambre où est mort Henri V.

Elle passe le reste de son temps dans la prière et la méditation, puis elle se remet à relire les lettres— quel trésor !—et les notes laissées par son royal époux.

Madame ne vit que dans ces souvenirs, et il lui désire pour sa quiétude que rien ne la trouble dans ce pieux repos. On m'assure, d'ailleurs, qu'il n'y a pas à craindre que les libéraux ou de faux royalistes parviennent jamais à fausser l'histoire ; une note émanée de Frohsdorf mettrait à néant toutes les fantaisies et tous les mensonges, de quelque côté qu'ils proviennent.

Mais Madame ne veut pas absolument s'occuper de politique ; et si on la mêlait à quelque intrigue, on doit s'assurer qu'elle protesterait publiquement avec fermeté. Ainsi Madame reste absolument à l'écart des tentatives de certains royalistes pour la cause des Bourbons de la maison d'Anjou. Le roi n'a pas donné à Madame de mandat à ce sujet ; de même Madame est restée sur une réserve inflexible à l'égard de la cause des Bourbons de la maison d'Orléans ; je répète que Madame ne s'occupe et ne veut pas s'occuper de politique : c'est à la France qu'il appartient de trancher elle-même la question de ses destinées monarchiques.

Ce que je viens de marquer pour l'*Univers* me vient d'une source que

personne, soyez-en sûr, ne saura contredire.

J'espérais jusqu'à la dernière heure pouvoir me placer sur le parcours de Madame, au moment où elle ferait ses dévotions à la chapelle ; mon espoir fut déçu, car elle ne parut pas ; elle était retenue dans son appartement par la présence de Madame l'archiduchesse Marie-Thérèse, femme du prince Louis de Bavière, fille de l'archiduc Ferdinand de Modène-Autriche, frère de Madame. C'est dans la matinée que Madame l'archiduchesse et son mari le prince Louis de Bavière avec leur nombreuse et jeune famille étaient arrivés des eaux voisines de Bade-lès-Vienne.

D'ici à quelques jours le château sera désert, Madame se rendra en compagnie de Mme la comtesse Olga Puppi, sa dame d'honneur, au château d'Ebenzweier sur le lac de Gmunden, et quatre religieux rédemptoristes. L'Infant de Parme et sa femme s'en iront aux bords d'un de ses lacs alpins, et les hôtes du château se disperseront dans toutes les directions.

Après avoir fait mes visites d'adieu aux amis que nous avons au château, j'ai jeté un dernier coup d'œil sur le parc et la terrasse, et j'ai dit adieu à Frohsdorf, pour me diriger sur Bruck an der Mur, où le roi s'est marié le 16 novembre 1846.

H.-G. FROMM.

Napoléon III

Le *Figaro* publie, sous la signature Fidus, des souvenirs sur les dernières années de Napoléon III après Sedan. Nous y trouvons les détails suivants, que Fidus dit tenir de M. Louvet, ministre en 1870, sur ce qui se passa la veille de la déclaration de la guerre :

L'empereur savait, croyait être sûr d'après ce qu'on lui disait, que l'on était prêt, et, sous le rapport matériel, c'était vrai ; une seule chose le préoccupait : si l'on était obligé de faire la guerre il n'y avait pas un homme, un capable de la diriger.

C'est dans cette situation que se réunit le conseil des ministres ; il fallait prendre une décision ; on ne pouvait retarder davantage, et chacun se tourmentait, ne voyant comment on pourrait échapper à cette fatale nécessité. Tout à coup, il était déjà tard (de cinq à six heures), M. le duc de Grammont dit : "Voici ce que je propose : convoquer un congrès des grandes puissances, qui règlera le différend et imposera sa décision. Quelle qu'elle soit, nous serons à couvert, la guerre sera évitée ; si le congrès veut que le prince de Hohenzollern règne en Espagne, nous n'avons pas à le redouter ; on sait ce qu'est le peuple espagnol, il ne le supportera pas ; ce règne sera court, et, quant à nous, nous n'avons rien à nous reprocher. Remettons donc la décision de cette grande affaire à un congrès. Ce n'est plus la guerre, c'est la paix !"

A peine cette proposition est-elle faite, la physionomie du conseil change, tous sont enthousiasmés. "C'est le salut !" dit l'empereur. Il y a unanimité pour l'approuver, il ne faut pas chercher davantage : Le Congrès ! "Monsieur Ollivier, ajoute l'empereur, il faut faire immédiatement part de cette résolution aux Chambres ; la séance dure encore ; vous avez le temps d'aller à la Chambre des députés. Entrez dans ce salon à côté, rédigez une courte déclaration, vous nous la lirez et irez aussitôt la communiquer à la Chambre. Moi, cependant, je vais faire dire au président de continuer la séance.

M. Ollivier entre dans le salon, y reste assez longtemps, et, soit fatigée,

soit mauvaise disposition, lui qui, d'ordinaire, était un si habile improvisateur, revient avec une déclaration absolument manquée, qui n'est approuvée par personne, que lui-même trouve insuffisante ; ce qui fait décider que l'on ajournera au lendemain ; que M. Ollivier fera à loisir ce qui est nécessaire, et que la lecture en aura lieu le lendemain à la séance de la Chambre. On envoie donc dire au président qu'il peut lever la séance, et le conseil se sépare en prenant rendez-vous pour le lendemain matin à neuf heures.

Hélas ! le lendemain, tout devait être perdu, et une mauvaise disposition d'un ministre, une demi-heure de retard, devaient décider du sort de l'empire, de l'empereur, de son fils et de la France.

L'empereur, en sortant des Tuileries, en voiture découverte, pour se rendre à Saint-Cloud, fut acclamé par la foule qui stationnait sur la place et sur les quais ; cette foule, sans en comprendre la portée, demandait la guerre.

En arrivant à Saint-Cloud, l'empereur tomba dans un autre milieu : l'impératrice était entourée de plusieurs personnes qui étaient venues apporter la nouvelle du fameux article inséré dans les journaux allemands, et où l'on racontait que le roi de Prusse avait congédié M. Benedetti, en lui disant qu'il n'avait plus rien à ajouter. M. de Bismarck avait fait répandre et publier dans toute l'Allemagne ce faux récit, afin de tout compromettre, forcer la main à la France, et décider la guerre. Et il avait atteint son but. Les députés et les sénateurs qui entouraient l'impératrice, et que l'on avait retenus à dîner, étaient indignés ; c'était à qui exprimerait avec le plus de force la nécessité où l'on était de répondre à cette insolence par une déclaration de guerre : "Il était impossible de reculer ; hésiter serait honteux !"

L'impératrice accueillait ces paroles ardentes avec son âme chaleureuse et sa fierté d'Espagnole ; il ne manquait dans ce salon de Saint-Cloud que la *Marseillaise*.

Voilà la nouvelle qu'apprit, en arrivant, le malheureux empereur, qui était parti si rasséréiné, si plein de confiance et d'espérance, des Tuileries. Il aperçut tout de suite les conséquences de ce nouvel accident : le congrès était désormais impossible, la déclaration ne pouvait être faite ; d'autres résolutions devaient être prises, d'autres moyens cherchés, et pourrait-on éviter la guerre ? Et il s'en était fallu de si peu ! Si la déclaration avait été faite à six heures à la Chambre, c'était fini ! Maintenant tout commençait !

Fidus publie en outre ce qui suit :

Le Prince impérial, à l'occasion de sa fête, a écrit au Pape et lui a dit que, s'il régnait un jour, il le rétablirait en son pouvoir. L'empereur lut attentivement la lettre, réfléchit un moment, puis dit : "Je n'y vois pas d'inconvénient." Le Pape, en réponse a fait présent au Prince impérial d'une mosaïque représentant la *Résurrection*. On regarde le choix de ce sujet comme une allusion prophétique.

Et encore :

26 octobre 1872. — M. Clément Duvernois, ministre en 1876, et aujourd'hui directeur de l'Ordre, m'a communiqué les faits suivants, qui ne doivent être publiés qu'en temps opportun et qui jettent une vive lumière sur les événements d'Italie :

"Au moment où commençait la guerre, M. de Beust mit pour condition à l'ailliance de l'Autriche l'abandon du pouvoir temporel par la France et l'occupation de Rome par les Piémontais. L'empereur refusa. De là retard, puis échec de l'alliance de l'Autriche, qui aurait pu changer la

face des choses. En apprenant la rupture de ces négociations, l'Italie s'émeut et envoya M. Vimercati près de l'empereur à Metz.

"M. Vimercati pressa ardemment l'empereur et offrit cent mille hommes qui marcheraient immédiatement. L'empereur fut inébranlable, et M. Vimercati parait avec un refus. Ainsi, l'on reproche à l'empereur d'avoir abandonné le Pape pour se défendre lui-même, et, au contraire, il est tombé parce qu'il n'a pas voulu abandonner la papauté."

Permission a été donnée à M. Georges Seigneur, fervant catholique et ardent impérialiste, de se servir de ces faits pour éclairer l'*Univers* avec qui il est en relations, en interdisant toute publication, mais en donnant l'assurance que, d'ici à peu de temps, ils seraient révélés avec pièces à l'appui.

Nous devons dire que M. Seigneur s'acquitta, en effet, de sa commission mais nous lui demandâmes des preuves qu'il ne put fournir, et nous ne pûmes tenir compte de ses affirmations.

L'évêque de Nottingham et le parti irlandais

"L'évêque catholique de Nottingham vient de publier une lettre sur la nécessité de l'union politique parmi les catholiques en Angleterre. Il serait difficile d'exagérer la portée de cette lettre. Posant la question : Les catholiques doivent-ils être (ainsi que le conseille l'Union catholique de la Grande Bretagne) des membres des partis divers de l'Etat, c'est-à-dire d'ardents *tories*, d'ardents *whigs*, d'ardents *radicaux* ? Sa Seigneurie déclare que, pour son compte, elle ne sait pas comprendre comment un catholique peut-être le membre dévoué et ardent d'un parti quelconque "basé à de nombreux égards sur des principes anti-catholiques et dont la politique est de beaucoup de manière opposée aux intérêts catholiques".

"Si, ajoute l'éminent prélat, les catholiques ne doivent pas fusionner avec l'un des partis anglais, il s'ensuit qu'ils doivent ou s'accorder entre eux exclusivement, ou embrasser le parti de leurs frères, celui des catholiques irlandais." Et tout d'abord il se prononce avec une généreuse éloquence pour cette dernière combinaison. Sans nos frères, dit le prélat en parlant des catholiques irlandais, nous n'aurions aujourd'hui aucune influence politique. Nous serions encore soumis aux lois pénales (dans le cas où il en resterait parmi nous qui n'eussent pas apostasié ou ne fussent pas tombés dans le schisme en qualité de protestants catholiques dissidents), ou bien nous serions soumis aux évêques nommés et payés par le gouvernement anglais. De ces maux et de beaucoup d'autres nous avons été sauvés par nos frères catholiques d'Irlande, et sans eux, toute cette extension de l'Eglise dont nous bénissons Dieu eût été impossible."

L'évêque de Nottingham considère comme ridicules les outrages dirigés contre le parti irlandais et par lesquels on a cherché à déshonorer ceux qui le composent, en faisant d'eux des complices des assassins ; mais pour ceux qui n'ont pas connu ces honteuses manœuvres de l'ennemi, ou qui n'ont pas voulu connaître les Irlandais et leurs écrits, Sa Seigneurie leur recommande d'accepter comme une garantie suffisante la haute sanction de la hiérarchie catholique d'Irlande, qui a constitué les membres du parti parlementaire irlandais ses représentants au Parlement :

"Ils combattent (continue l'évêque) notre combat ou sont prêts à le combattre, car ils ont déjà en main

la cause de l'éducation confessionnelle en Irlande, et, si on le leur demandait, ils prendraient aussi en Angleterre la même cause. Ils reconnaissent donc nos principes ; ils luttent pour notre politique. Ils nous offrent une admirable organisation déjà formée, des chefs braves, habiles, infatigables et heureux, et un parti heureux et triomphant au delà de toute attente. Pourquoi les exclurons-nous ? Est-ce, hélas ! parce qu'ils cherchent à recouvrer la liberté d'administrer les affaires domestiques de leur patrie, dont ils ont été dépouillés vilainement et par fraude alors que cette liberté a été depuis lors accordée à plusieurs de nos grandes colonies ? S'ils ne racouvrent pas cette liberté, leur patrie, qui périclète lentement depuis des siècles tombera avant longtemps dans complète ruine et nous entraînera probablement nous-même dans cette ruine que nous aurons faite. Serait-il juste que nous, leurs frères catholiques, nous les bannissons de notre société à cause de leurs nobles effets au profit de la cause de leur patrie.

"Concluons donc qu'il faut faire une grande union des catholiques d'Angleterre et d'Irlande, sous la direction d'un parti parlementaire irlandais et des évêques d'Irlande, et soyons sûrs que quand nous aurons aidé nos frères irlandais dans la foi à conquérir le *Homme Rule* et l'éducation chrétienne en Irlande, nous, à notre retour, nous aurons le concours cordial de tous les catholiques irlandais en Irlande et en Angleterre pour la formation d'un parti parlementaire anglais catholique autorisé encouragé par la hiérarchie anglaise comme leur parti est autorisé et encouragé par leur hiérarchie."

Voilà des paroles vraiment épiscopales ; elles montrent avec une grande force combien l'influence du parti anglais s'est fait sentir dans les plus hauts rangs du catholicisme anglais, jadis et jusqu'à un certain point encore aujourd'hui si ardent à manier ses sentiments anti-irlandais

Paul de Cassagnac et Jules Ferry

Pour avoir une idée du ton où en sont déjà les polémiques électorales, nous n'avons qu'à citer cet extrait d'un article de M. de Cassagnac à l'adresse de M. Jules Ferry :

Tout dans la vie me laisse de sang-froid.

Il n'y a que lui qui puisse se vanter de m'en faire sortir.

Il en a été de la dernière fois comme de toutes les autres fois.

Je me suis d'abord tenu, puis je me suis retenu ; ensuite, j'en ai mangé mon mouchoir ; puis, comme le limier sur la bête puante, comme le talon sur la vermine, malgré moi, je suis parti !

Et c'est vraie fête qui réunit tout à la fois la sport et l'hygiène morale. Cela fait du bien, cela console, cela soulage de la République, pour quel-que temps,

Et rien n'y fera—je le proclame et je le répète—ni règlement, ni président Floquet, ni loi.

C'est plus fort que nous, plus fort que lui, plus fort que tout.

En vain, essayeriez-vous les moyens les plus préservatifs, le feriez-vous asseoir à son banc, la tête passée dans un double écriteau de planches, en forme de sandwich, protégeant le devant et le derrière et portant la formule municipale : *Défense, sous peine d'amende, de déposer des ordures le long de cet homme*.

En vain.

Son nez indécemment pareil à l'aiguille aimantée qui appelle la foudre ; il attire l'invective et soutire des nuages politiques les outrages qui passent.

PAUL DE CASSAGNAC.

Les fous et la folie

Le Dr Fiordispini, directeur du *Manicomio* (asile d'aliénés) de Rome, vient de publier en un volume le résultat de ses études sur le service dont il était chargé : son travail embrasse 7 années, de 1874 à 1880, et comprend, avec de nombreuses tables, un historique complet de l'administration de ce grand établissement et une statistique de la folie qui permet de se rendre un compte exact de la marche de cette terrible maladie. Nous empruntons les détails suivants au *Cosmos* :

Un fait invariable, c'est que la folie est une maladie dont les victimes sont de jour en jour plus nombreuses. On proposait à Pie IX d'édifier de nouvelles casernes pour contenir la population romaine et ce grand pape répondit ces quelques mots dont la vérité s'accroît chaque jour : " les Romains n'ont pas besoin de nouvelles casernes, mais d'un nouvel hospice d'aliénés." M. Fiordispini dit en effet : " En continuant ainsi et sans avoir l'air d'être prophète, le temps viendra bientôt où nous réclamerons un nouveau *Manicomio*."

D'après les statistiques officielles de 1880, en 5 ans, de 1877 à 1880, la Ligurie avait vu ses fous augmenter dans la proportion de 23,15 pour cent, l'Ombrie de 24,12, Venise de 28,73, la Sicile de 43,88 et Rome de 32,71. En tenant compte de l'augmentation de population apportée à Rome par l'invasion piémontaise, on trouve qu'en 1874, il y avait, sur 10,000 habitants, 2 fous 0,60, en 1877 3,35, en 1880 la proportion ayant un peu baissée n'était plus que 3,11.

Quelles sont les causes d'une augmentation dont notre civilisation n'a par le droit d'être bien fière. On peut distinguer les causes d'intérêt général et celles d'ordre local.

Pour les premières, M. Fiordispini, sans entrer dans le détail, dénonce ce que Bossuet appelait—les tendances et l'esprit du siècle. C'est une liberté sans frein en tout et pour tous sans distinction d'âge, de sexe et de condition, c'est un désir fébrile des richesses nécessaires à la satisfaction de nouveau besoins, c'est une fièvre de plaisir qui s'empare de toutes les classes de la société, en dirige les aspirations, en aiguise les appétits et lui fait tout subordonner à la jouissance immédiate et matérielle. Or, ce positivisme, ce naturalisme de la vie, cette surexcitation de tous les instants, cette existence surchauffée ne peut conduire qu'à la folie, au suicide et à la mort.

A ces causes générales, il y en a d'autres qui sont propres à Rome même, et ici je ne puis résister au désir de citer le savant docteur ;

" Le peuple romain a passé en 1870, subitement et sans transition de la pratique de la confession à la liberté de conscience ; des explications de l'Evangile et des prédications du carême aux conférences libres et aux meetings populaires ; du mariage religieux à l'union civile ; de la prostitution clandestine à la prostitution publique et autorisée ; d'un théâtre sujet à la censure à un théâtre sans règle ni retenue ; du compte rendu des quarante heures à celui des délits, crimes et suicides ; de la vie de famille à la vie publique ; de la distinction aristocratique des classes sociales à leur mélange et à leur confusion ; d'un enseignement dirigé par l'Eglise à un enseignement qui ne reconnaît pas de règle ; de l'exclusion des affaires publiques à l'élection des représentants ; du pape-roi au régime parlementaire, et l'on comprendra facilement combien, dans ce centre de population, la secousse a dû être violente, et quels troubles elle a pu

apporter dans l'ordre physique et dans l'ordre moral.

Rome ne représente pas d'ailleurs un fait isolé. On sait en France que les temps de révolution sont ceux qui donnent le plus fort contingent aux hospices d'aliénés. Buenos-Ayres en fournit un douloureux exemple à l'époque du célèbre dictateur Rosas ; les derniers événements de la commune à Paris sont loin de démentir cette thèse.

Des tables dressées à la fin de l'ouvrage, il ressort que pour 100 fous, on ne compte que 58 folles ; on voit que la disproportion est assez grande, elle augmente encore quand on remarque que dans la province romaine, les deux sexes sont dans la proportion de 100 hommes contre 95 femmes. La raison de cette particularité peut se trouver dans ce fait qu'à Rome, grâce à l'éducation qu'elles reçoivent, les femmes gardent une plus grande réserve et surtout s'éloignent des excès de boisson et de l'alcoolisme qui sont une des principales causes de la folie.

Un tableau publié par le *Cosmos* indique la proportion des fous par nation, et, spécialement pour l'Italie, la même proportion par provinces.

Si la froide Norvège a un fou sur 551 habitants, la France n'en compte qu'un par mille, mais celle-ci est dépassée par la Belgique (1 sur 1014). Dans la distribution par provinces, c'est la Lombardie qui l'emporte dans cette douloureuse statistique avec 1 fou sur 435 habitants et les provinces napolitaines qui donnent le moins de contingent (1 sur 903.) Il faudrait cependant ne pas donner une confiance absolue à ces statistiques ; elles n'indiquent absolument que le nombre des personnes soignées dans les asiles d'aliénés et nullement celui des personnes susceptibles d'être enfermées. Dans les campagnes pauvres, beaucoup de fous restent à la charge de leurs familles et défient ainsi tout relevé statistique, ce qui n'arrive pas dans les pays industriels où l'on use plus largement des asiles ouverts aux infirmités humaines.

Indiquons maintenant quels sont les facteurs principaux de la folie, et avec M. Fiordispini divisons les en deux classes : Les causes organiques ou physiques et les causes morales.

Parmi les causes physiques, nous trouvons, en premier lieu, l'alcoolisme. Le nombre des personnes qui ont noyé leur raison dans le vin, d'après une expression trop cruellement vraie, a plus que triplé depuis 1873, et il est à croire qu'il ira toujours en augmentant. Et ce n'est pas seulement Rome, mais toutes les autres pays qui présentera des accroissements analogues. Jusqu'en 1870, Rome était restée en arrière du mouvement qualifié de civilisateur. Sous le gouvernement paternel des papes, il y avait bien des ivrognes, mais ceux-ci étaient d'abord protégés contre leurs excès par des lois prohibitives qui atteignaient le débitant et restreignaient la facilité de s'enivrer. Le Romain, de plus, ne buvait pas d'alcool et le vin qu'on lui servait coûtait si peu au propriétaire, qu'il ne valait pas la peine de le falsifier. Aujourd'hui, les débits de boisson augmentent dans une proportion effrayante, le vin est falsifié et, par conséquent, mauvais pour la santé : mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que le peuple s'enivre avec de l'eau de vie dont les suites sont bien plus désastreuses pour l'économie. M. Fiordispini, se basant sur cette facilité que trouve maintenant le peuple à satisfaire son penchant pour l'ivresse, pense que bientôt Rome n'aura rien à envier sous ce rapport aux autres capitales d'Europe.

La seconde cause est l'hérédité, et

c'est une de celles dont les effets sont le moins discutables. D'après Trélat, ce serait un travail spécial, aussi, il nous suffira d'indiquer l'importance et la gravité de ce facteur sans nous étendre davantage, pour le moment, sur ce triste sujet.

Une vie dissipée, les abus des plaisirs, tel est encore le grand chemin de la folie. Dans la majeure partie des cas, suivant un médecin célèbre, "il doit y avoir ou il doit y avoir eu abus de la vie". Et cela se conçoit aisément. Le corps ne peut se faire à cette vie d'épuisement où les forces ne se soutiennent que par une excitation factice qui finit par user l'organisme. Cette existence, sans aucun frein moral, laisse l'âme le jouet des sensations les plus disparates, qui se succèdent tour à tour avec une rapidité qui n'a pas d'égale que l'intensité de ces mêmes sensations. La religion chrétienne met la paix dans l'âme, la vie dissipée y sème l'agitation et le désordre ; quoi d'étonnant que la tempête emporte dans son souffle des intelligences qui n'ont su ni voulu lui résister ?

Parmi les causes morales que nous n'avons pas énumérées, il en est une qui a bien son importance et qui est spéciale à la catégorie de personnes qui soignent les aliénés. C'est la folie par contagion ou par imitation. Il est impossible d'assister pendant longtemps au spectacle de tant de misères intellectuelles, aux délires et aux convulsions extravagantes des aliénés sans qu'il se produise sur l'esprit une impression pénible et plus ou moins durable. C'est un effet analogue à celui qu'enfantent les romans et les récits de crimes ou suicide ; ils nous poussent à répéter ces mêmes actes dont l'impression est vivement gravée dans nos esprits, et c'est le danger principal de ces sortes de lectures.

Au *Manicomio* de Rome, sur un personnel de 327 individus préposés à la garde des fous et en contact journalier avec eux, 3,98 pour cent ont été atteints de la même maladie sous une forme plus ou moins bénigne. La proportion n'est pas à négliger, car elle arrive à donner un fou sur 25 infirmiers, alors qu'à Rome la proportion serait de 1 sur 585. M. Fiordispini ajoute cependant en note que le personnel de surveillance (frères de la Miséricorde et sœurs de Saint-Charles) n'ont jamais eu à souffrir de troubles dans les facultés. En ce qui regarde les sœurs de Saint-Charles, mes recherches personnelles me permettent de confirmer le fait en l'étendant à toutes les sœurs de cette congrégation qui ont soin des asiles d'aliénés. Il y aurait là une immunité spéciale dont la cause doit se trouver dans le frein religieux et la paix d'une conscience toujours tranquille en face du devoir accompli ; ensuite dans une providence spéciale de Dieu qui veille sur ceux et celles qui se dévouent à ces œuvres de miséricorde.

Je ne m'étendrai pas sur les moyens curatifs qui se ressemblent presque tous, je me contenterai d'indiquer ce qu'ils ont ici de spécial ; on ne peut d'abord nier que la présence de frères et de sœurs ne soit un excellent moyen de médication. Rien ne peut remplacer le dévouement religieux, et les malades font, en France, une triste expérience du laïcisme dans l'hôpital. Aussi, dans le *Manicomio* de Rome, il n'y a qu'une voix pour louer le zèle et l'intelligente charité avec lesquels frères et sœurs se dévouent à leur difficile mission. Voici le premier facteur de la guérison.

Le second réside dans la façon même dont l'établissement est organisé. On a formé de petits villages pittoresques, des maisons de campagne au milieu de jardins toujours verts ; les malades se croient plutôt

dans un parc anglais ou un cottage que dans une prison. On leur donne de légères occupations qui servent à les distraire ; ils sont souvent en plein air au milieu des fleurs et de parterres qui récréent la vue et leur donnent des idées gaies. On s'est aperçu aussi de l'influence de la musique, et des concerts font partie de la méthode thérapeutique. Enfin, on fait sortir les malades, sous bonne garde, bien entendu, pour les habituer à la liberté qu'ils peuvent reprendre plus tard ; quand ils vont mieux, on leur fait passer quelques heures au milieu de leur famille pour que l'impression qu'ils éprouvent en y revenant définitivement soit moins vive et ne les fasse pas rechuter.

Avec tous ces soins il serait intéressant de connaître quel est le nombre de cures. Sur ce sujet, malheureusement, on ne peut donner des détails bien consolants. La guérison de la folie devient plus difficile à mesure que la maladie se prolonge. La folie qui ne cesse pas dans la première année du traitement devient presque inguérissable, et la probabilité de cette guérison disparaît à la fin de l'année. Au *Manicomio* de Rome, la moyenne des cures serait de 12,37 pour cent ; ce niveau serait notablement inférieur à celui que donnent d'autres statistiques, mais il paraît plus sûr. On peut, par exemple, faire la statistique de manière à forcer le chiffre des guérisons, en comptant toutes les fois qu'un individu retourne dans l'asile ce qui est assez fréquent. Il est un fait certain, c'est que plus se développe la connaissance des maladies mentales, plus on reconnaît la difficulté de leur guérison. Dans l'immense majorité des cas, les maladies mentales sont préparées par des dispositions vicieuses et originelles du cerveau, antérieures à toute secousse morale. Une fois déclarées, elles constituent dans leur évolution lente à travers l'organisme un processus morbide à marche fatale vers la démence.

Voilà ce que dit la science. Ce n'est guère encourageant pour notre pauvre humanité, de voir que sa civilisation lui ouvre plus grandes les portes des asiles d'aliénés. Les passions de l'homme tracent la voie, et la religion seule pourrait l'arrêter sur la pente fatale ; mais aujourd'hui que l'homme écarte la religion de sa route, il glisse insensiblement dans l'abîme du suicide ou de la folie.

Dr ALBERT BATTANDIER.

Les exilés polonais

Berlin, 28.—Des listes de souscription sont en circulation dans toute la Galicie afin de venir en aide aux polonais exilés par ordre du gouvernement. Il règne beaucoup d'animosité contre Bismark. A Hambourg, un journal a été supprimé parcequ'il avait publié un article dirigé contre le chancelier.

La santé de Gladstone

Londres, 28.—M. Gladstone dit que son voyage en Norvège a grandement amélioré sa santé. Il dit que la Norvège est un pays admirable et vante beaucoup l'hospitalité de ses habitants. Il a été reçu partout avec la plus grande cordialité. " Tout ce que je regrette, dit-il, c'est de n'avoir pu accepter toutes les invitations qui m'ont été faites.

Coups de tonet

Dublin, 28.—Un propriétaire de terre de l'ouest de l'Irlande a fouetté le fils d'un juge irlandais au club Kildare. La cause est que ce premier accuse le fils de ce juge d'être trop assidu auprès de sa femme. Les membres du club ont séparé les deux combattants.

La réception des délégués

M. DE MOLINARI

Tous nos journaux sont remplis du compte-rendu des fêtes données en l'honneur des délégués français. On a reçu à bras ouverts ces touristes de la vieille France qui, sous la direction de M. le curé Labelle, viennent jeter un coup d'œil sur notre pays, ses ressources, son état de société.

Certes nous n'avons pas l'esprit assez chagrin pour dénoncer comme une faute la cordialité des réceptions qui viennent d'avoir lieu. Qu'on accueille avec courtoisie les visiteurs qui nous sont arrivés de France ; rien de plus légitime. Mais nous sommes d'avis que la courtoisie n'exclut pas la réserve, et qu'une sage discrétion, une prudente mesure ne sont pas de trop dans la circonstance actuelle. De la politesse, de l'affabilité, de la sympathie pour ceux qui en méritent : très bien. Mais pas trop de zèle, pas trop d'effusion, et, sous prétexte de favoriser l'extension de nos relations commerciales, industrielles ou colonisatrices, pas de concessions regrettables, ni d'oubli de notre dignité nationale.

Parmi ceux qui sont partis de France pour venir faire ou renouveler connaissance avec le Canada français, il y a des hommes dont le passé, les traditions, et les principes les autorisent à se dire vraiment nos frères. Mais il y en a d'autres qui n'ont avec nous rien de commun, qui nous méprisent au fond du cœur, qui, en eux-mêmes, se moquent de notre foi, de nos institutions, de nos convictions nationales, qui ne voient ici qu'un champ pour des observations curieuses et satiriques, et qui, de retour en France, au lieu de servir nos intérêts et de jeter du lustre sur notre nom, nous prendront pour point de mire à leurs épigrammes voltairiennes, et pour thèmes à leurs récits fantaisistes.

Nous avons l'expérience du passé ; ne nous livrons pas sans réserve. C'est là peut-être une parole désagréable ; mais nous sommes profondément convaincu que c'est une parole juste. Qui ne se rappelle parmi nous des Simonin, des Kowalski, des Duvergier de Hauranne, des Brasseur de Bourbourg, etc. ?

Ce qui nous amène dans ce courant de réflexions, c'est le nom et la présence au milieu, sinon à la tête des délégués français, de M. de Molinari, l'un des collaborateurs du *Journal des Débats*. M. de Molinari n'est pas un inconnu pour le Canada. Toute notre presse a publié un entrefilet où il est dit que cet écrivain a déjà fait deux voyages dans notre pays. Eloigné momentanément du journal, nous attendions avec impatience une autre parole. Rien n'est venu.

Cette parole, il faut pourtant la dire, quelque délicate que soit la situation. Si M. de Molinari pouvait faire tout son voyage à travers nos villes et nos campagnes, s'il pouvait recevoir des adresses et y répondre avec aplomb, être banqueté de toutes parts, courtoisé avec ardeur, fêté partout, sans qu'un seul mot, un seul paragraphe de journal lui rappelât que nous avons de la mé-

moire, et que nous n'avons pas oublié ses fameuses *Lettres au Journal des Débats*, il aurait le droit de se moquer de nous, et de nous proclamer le peuple le plus bénin et le plus benêt de la terre. Il n'en doit pas être ainsi, et nous voulons, pour notre part, enlever à l'auteur des *Lettres* l'occasion d'aiguiser une fois de plus quelque plate épigramme à notre adresse.

Nous regrettons d'avoir à le dire au moment où messieurs les délégués français reçoivent de nos compatriotes un si chaleureux accueil : M. de Molinari ne peut plus être considéré comme un ami du Canada, de la Province de Québec. En 1880 il est venu au milieu de nous. Il a trouvé toutes les mains tendues et toutes les portes ouvertes. Pendant un mois ou deux nos hommes publics, nos gens d'affaires, nos écrivains lui ont fait les honneurs du pays. On l'a traité comme s'il eût été un personnage, et sa vanité n'a pas dû en être mécontente. Qu'a-t-il fait de retour à Paris ? Il a semblé s'étudier à dénaturer notre état social, à dénigrer nos croyances religieuses, à persiffler nos aspirations nationales. Encore s'il se fût borné à commettre sur notre dos des bourdes démesurées, des naïvetés monumentales capables d'empoisonner les lauriers de madame Audouard et de M. de Hauranne ! Mais il a eu le courage anti-national de se faire l'écho complaisant des prédictions francophobes publiées par un M. Philips Thomson. Il a fait lire à des lecteurs français que la France américaine marche fatalement à l'anglicisation. Il a méconnu notre histoire qui aurait pu lui donner la clef de notre avenir, et il nous a jeté à la figure ce compliment injurieux que "le *Syllabus* n'est accepté au Canada que par une impuissante minorité."

Cette légèreté de jugements, cette injustice d'appréciations, tranchons le mot, cette ingratitude ont provoqué alors parmi nous d'universelles protestations. La presse franco-canadienne toute entière s'est élevée avec indignation contre les histoires de M. de Molinari. Deux de nos écrivains surtout se sont fait avec éclat les interprètes du mécontentement général. Ces deux écrivains ne sont pourtant pas au nombre de ceux que M. de Molinari pourrait qualifier d'intransigeants. Ces sont M. Faucher de Saint-Maurice, actuellement rédacteur du *Canadien*, et l'honorable juge Routhier.

*A l'occasion des *Lettres* du touriste-financier, M. Faucher écrivait dans le *Journal de Québec* :

Pour notre part, et presque tous nos compatriotes pensent comme nous, cette lecture a été une profonde déception. C'est vainement que nous avons cherché dans ces lettres écrites au *Journal des Débats* un intérêt, des observations correspondants à la réputation de l'auteur. Nous n'y avons vu que des banalités qui, au Canada, sont la monnaie courante du journalisme, quand il lui faut du remplissage, et nous nous étonnons que de pareilles rapsodies puissent avoir pour des lecteurs un mérite d'attraction.....M. de Molinari n'est autre chose que Gulliver retour de Lilliput, *via* Montréal.....Il nous trouve petits, chétifs, faibles, bien téméraires peut-être d'oser nous mesurer avec les Anglo-Saxons. S'il ne croit guère aux doctrines du *Syllabus*,

en revanche il a la plus grande confiance dans les prophéties de M. Philips Thomson....." Le Français, dit "M. Thomson cité par M. de Molinari, "doit succomber à la longue devant l'Anglo-Saxon" etc.

C'est ainsi que M. Faucher exécutait M. de Molinari, auquel il reprochait encore, avec raison, dans le même article, d'avoir "raillé agréablement la soutane de M. le curé Labelle." N'est-ce pas là une particularité tout à fait piquante en ce moment ?

Voici comment s'exprimait, de son côté, M. Routhier, au cours d'une conférence publique reproduite en partie dans le second volume de son ouvrage *A travers l'Europe* :

M. de Molinari ne doute de rien, ni de lui-même, et sans s'être donné la peine de mieux observer, il recommence à publier sur notre compte des lettres fantaisistes dont nous devons relever quelques assertions. En vérité ces nouvelles lettres au *Journal des Débats*, intitulées *Au delà de l'Océan*, sont fort médiocres et dénuées d'intérêt... Pour ma part, je suis convaincu que nos meilleurs amis d'outre-mer sont les catholiques de France. Or ils ont dû être affligés de trouver sous la plume d'un écrivain sérieux qui se dit notre ami, cette assertion étrange : "que le *Syllabus* n'est accepté au Canada que par une impuissante minorité." C'est une accusation dénuée de tout fondement, un véritable outrage à la vérité ; et si M. de Molinari a cru faire notre éloge en parlant ainsi, il s'est complètement trompé, et nous lui en tenons compte comme d'une sanglante injure."

La société catholique et française de cette province ne saurait avoir oublié cette "injure sanglante," où M. de Molinari se révélait sous son véritable jour.

Ces appréciations, que nous avons jugé très opportun de rééditer aujourd'hui, sont dures ; mais elles ne le sont pas trop. M. de Molinari les avait méritées.

Quant à nous, notre but en révélant ces souvenirs fâcheux, c'est d'empêcher M. de Molinari de dire, à son retour en Europe, que les Canadiens sont des particuliers très déboussés et un peu bêtes, qu'on peut dénigrer et calomnier un jour, et qui sont encore prêts à embrasser leur détracteur le lendemain.

Mgr Gravel

SON INTRONISATION

NICOLET—TROIS-RIVIÈRES

Les journaux de Montréal donnent les détails suivants sur la prise de possession de l'évêché de Nicolet par Mgr Gravel :

Mgr Gravel venait de Québec par le chemin de fer du Nord, et débarqua aux Trois-Rivières avant-hier, à midi et 10 minutes.

Sa Grandeur était accompagnée de Sa Grâce Mgr l'Archevêque de Québec, Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Paquet et M. l'abbé Bégin, M. l'abbé Hamel, recteur de l'Université-Laval, MM. les abbés Casgrain, Rousseau, Gosselin, Têtu, etc.

En débarquant des chars, Sa Grandeur Mgr Gravel a été reçu par M. le curé de Nicolet, le révd., messire Suzor, par Leurs Honneurs les maires de la ville et de la paroisse de Nicolet, et par M. le supérieur du Séminaire, les professeurs de cette maison etc.

Nos Seigneurs les évêques prirent

place dans de magnifiques voitures traînées par des chevaux blancs, et se rendirent au quai du vapeur "Como" qui avait été nolisé pour la circonstance.

En passant devant l'évêché, la procession s'arrêta un instant, et Nos Seigneurs les évêques allèrent saluer le vénérable et digne évêque des Trois-Rivières. Ensuite, on se rendit à bord du vapeur qui partit de suite pour la ville de Nicolet.

Le vapeur "Bourgeois" qui avait été nolisé par les citoyens des Trois-Rivières pour venir reconduire le nouvel évêque, se remplit de touristes, et les deux vapeurs, tout pavoisés, se rendirent à Nicolet.

Leurs Grandeurs sont arrivés à Nicolet à trois heures où ils ont été l'objet d'une immense ovation ; au moins quinze cents personnes étaient présentes.

La ville ainsi que la paroisse était pavoisées d'arcs de triomphe nombreux.

Le cortège s'est d'abord rendu au séminaire, puis après une promenade par la ville, la procession s'est rendue à l'église. Après la lecture des bulles érigeant le diocèse de Nicolet et y appelant Mgr Gravel, un *Te Deum* solennel a été chanté et ensuite a eu lieu l'intronisation du nouveau titulaire. Le sermon a été prêché par le Révd. P. Maricourt, Prieur des Dominicains de Saint-Hyacinthe. Après la lecture d'un mandement du nouvel évêque, lu par M. le curé Suzor, des adresses ont été présentées, au nom du clergé du diocèse, par M. Suzor, curé de Nicolet ; au nom de la ville, par M. le maire Ball ; au nom de la paroisse, par M. le maire Manseau ; au nom du comté, par M. Dorais, MPP ; au nom de Saint-Hyacinthe, par une délégation composée de M. le maire Côté, de l'honorable M. Mercier, de MM. Naud, Tellier, Denis, Dr Despars.

Voici l'adresse du clergé :

ADRESSE DU CLERGÉ

A Sa Grandeur Monseigneur E. Gravel évêque de Nicolet,

Monseigneur,

Le clergé du diocèse de Nicolet réclame l'honneur d'offrir publiquement la bienvenue à son évêque, avec ses souhaits de bonheur, à l'occasion de cette prise de possession.

On lit aux Actes des Apôtres que saint Pierre ayant prononcé sur une question qui divisait alors les opinions dans la société chrétienne, un grand silence se fit dans toute la multitude, après la décision : *et tacuit omnis multitudo*. Ce fut un acquiescement plein d'amour et de respect à la parole apostolique ; et l'on dut voir plus d'une grande âme, s'élevant par une vertu sublime au-dessus de soi-même et de tout intérêt personnel, prêter une main généreuse à la réalisation pratique de ce qu'elle avait auparavant combattu.

L'esprit de Dieu sait produire en tout temps de ces nobles spectacles et affirmer ainsi aux yeux de tous l'infinie vitalité de son église. *Et tacuit omnis multitudo*.

Les prêtres de votre diocèse, Monseigneur, quelles qu'aient été par le passé leurs vues sur le présent état de choses, se serrent de grand cœur autour de leur évêque, heureux d'établir avec lui une puissante et féconde union, et d'attester au grand

Pontife qui gouverne l'église le plein acquiescement de ses fils de Nicolet à ses ordres vénérés.

Montez avec confiance, Monseigneur, sur ce trône où vous appelle le choix divin, pour y siéger au rang des princes de son peuple; nous en serons nous-mêmes suivant les lois de la hiérarchie sacrée l'appui le plus solide et le plus ferme rempart.

Et, puisque de ce trône épiscopal doit désormais partir la direction divine pour le salut de tous, vers lui remonteront, avec l'obéissance hiérarchique, nos vœux et nos bénédictions. De son côté le peuple fidèle se fera à la suite de votre clergé tout entier, l'écho de l'église qui vous a dit:

"Qui benedixerit tibi sit ille benedictus.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en donnant aussi l'adresse des citoyens de Nicolet:

A sa Grandeur Mgr E. Gravel, évêque de Nicolet.

Monseigneur,

Les citoyens de Nicolet viennent déposer au pied de Votre Grandeur l'hommage de leur vénération profonde et Lui exprimer la joie qu'ils ressentent en contemplant l'importante solennité de ce jour.

Aucun de vos diocésains ne saurait être indifférent aujourd'hui; nous moins que tous les autres, Monseigneur, nous à qui l'arrivée de Votre Grandeur est à la fois un honneur si grand, un événement si plein de promesses et l'accomplissement d'un vœu si cher.

Quel bonheur, en effet, de voir grandir aux yeux de l'Eglise et par vous notre humble ville, de la voir passer au rang de cité épiscopale; c'est-à-dire d'un de ces centres d'où l'action bienfaisante de l'église, résumée dans celle de l'évêque, fait rayonner de toutes parts la vie et la fécondité; fécondité qui n'est pas seulement pour le bien des âmes, mais qui, grâce à l'unité de la personne humaine, rejait encore sur le total développement de son activité; fécondité non moins admirable parce qu'elle engendre que parce qu'elle semble naître spontanément autour d'elle et ne lui devoir pas la vie.

Si nous ignorions ce que c'est qu'un évêque, le souvenir du vénérable Prélat qui fut notre Pasteur suffirait à nous l'apprendre. La présence de Mgr l'Archevêque de Québec, le digne successeur de ceux qui pour imiter une expression célèbre ont pétri la nationalité canadienne comme l'abeille fait ses ruches, celle de vous tous mes Seigneurs qui continuez chacun dans le cercle de son épiscopat l'œuvre des évêques de Québec, rappellerait suffisamment tout un ensemble de grandes œuvres magnanimement accomplies, qui font voir dans l'autorité épiscopale l'un des plus puissants ressorts de la prospérité publique. Et pourrait-il en être autrement lorsque l'on réfléchit à ce qu'est la religion dont l'évêque est le représentant et le premier soutien; la Religion, arôme qui prévient la corruption des intelligences; force divine, seule capable à ce titre de contenir comme par une digue, le flot divergent des passions humaines et de les pousser vers une fin digne de l'homme avec cette puissante unité qui est la vie.

Ce qu'est comme naturellement un évêque, ce qu'ont été et sont encore vos illustres devanciers, vous commencez aujourd'hui de l'être pour votre peuple de Nicolet, Monseigneur.

Vous nous venez au nom de Dieu, envoyé par le Prince des Pasteurs; soyez le bien venu. Nous n'avions pas même besoin de la renommée qui publie vos mérites, quelque doux qu'il puisse être d'entendre parler de

vos sage éprouvée déjà dans une administration difficile.

Soyez le bienvenu, Evêque de Nicolet, au moment où vous posez le pied sur les marches de ce trône, où viendront s'asseoir après vous d'autres pontifes dont vous serez la tige et que nos enfants acclameront à leur tour. Puissent-ils le faire avec les mêmes sentiments que nous éprouvons en ce moment! Puisse leur soumission égaler la nôtre, et la vénération que nous ressentons pour votre personne se prolonger dans toute votre lignée pastorale pour le bonheur de nos descendants.

Soyez heureux, monseigneur, au milieu de nous: *Prospere, procede!* Hier encore étranger, aujourd'hui le choix de Dieu Vous a rendu notre Père et tout ce peuple est devenu votre famille.

Elle se presse maintenant autour de vous, heureuse et confiante, vous souhaitant à Vous même toutes les bénédictions dont vous serez pour nous la source et se soumettant pleinement à la direction de son Chef.

Régnez sur nous par l'autorité de votre caractère et par la force additionnelle que vous prête notre dévouement: *Prospere, procede et regna!*

Et que ce jour que le Seigneur a fait le jour où le premier évêque de Nicolet entre en possession de son héritage, devienne le point de départ d'une prospérité toujours croissante et d'un bonheur qu'aucun nuage ne puisse jamais obscurcir.

LE MAIRE ET LA VILLE DE NICOLET.

Parmi les membres du clergé présents à la cérémonie on remarquait:

Les Révds L O Triganne, N Decoteau, Elie Blois, Geo Beliveau, R O Milot, Alfred Smith, Ed Bonnet, Ed Ed Grenier, Thos Marceau, L Tourigny, Zep Lacharge, P Cardin, A Lebrun, Z L Chandonnet, P A Bellemare, G S Hamel, Z Garceau, Ad Buisson, L Trahan, H. Alexandre, F Baillargeon, Ch O Gingras, J Heroux, A N Marchand, J E Panneton, B Prince, A. G Moreau, Alf Côté, G Beliveau, L. Hamel, A Gauvreau, M Roy, Th Belcourt, Bellemare, A Desaulniers, F P Jodoin, J N Charbonneau, J G McGrea, Thos Quinn, H Têtu, Ph Charbonneau, Geo Caron, H Lassiseraye, J C Cormier, D Gelinas, A Lapalme, J E Marcoux, N Laplante, N St-Cyr, J Tetreau, E Bellemare, A Blondin, Ed Brunette, H Jutras, H Julien, L P Thibaudeau, J Garceau, H Bellerose, Ed Groult, E Boisvert, G Loudy, A P Courval, Ant Gouin, Jos Dubois.

MM. les abbés Louis Victor Thibaudier, secrétaire du nouvel évêque, J B Dupuis, curé de St Antoine de Richelieu, Léon Rousseau, curé de St Thomas et Henri Têtu, de l'archevêché de Québec, Mgr Raymond, Mgr Paquet, M. Begin, Mgr Marquis.

Parmi les laïques on remarquait les honorables juges Bourgeois, de Trois-Rivières, Plamondon, d'Arthabaska, Gill, de Sorel, l'honorable Armstrong, de Sorel, Gédéon Oimet, Surintendant de l'Education, l'hon. Paquet, sénateur de la division Lavallière, l'honorable Guévremont, sénateur de la division de Sorel, l'hon. E Gérin, conseiller législatif, division de Kénébec, l'hon F X Méthot, Conseiller Législatif, division Lavallière, l'hon J T C Wurtele, orateur de l'Assemblée législative de Québec, l'hon H Mercier, député de St Hyacinthe, A Gaudet, député de Nicolet à la Chambre des Communes du Canada, F. Vanasse, député de Yamaska à la Chambre des Communes du Canada, J Dorais, député de Nicolet à l'Assemblée législative, M, Louis Fréchette, M. L Tellier, C B Houde, anciens députés, les maires de la ville de Nicolet, et de la paroisse, MM. Ball et Manseau, Trahan, Scott, Dugay, Rousseau.

Le Pacifique à Québec

Il nous semble que, décidément, Québec touche à une ère nouvelle. Grâce à la prudence et à l'énergie de nos représentants dans le cabinet et le Parlement, notre ville va devenir le terminus d'été du Pacifique. Le transfert du chemin de fer du Nord au Syndicat sera un fait accompli d'ici à quelques jours, et des résultats importants devront découler de cet événement. Le visite de M. Van Horne dans notre ville, l'autre jour, a été accompagnée des indices les plus propres à faire naître en nous la confiance. Le vice-président du Pacifique qui, avec M. Stephens, est l'âme de cette compagnie, a fait le tour de notre port. Il a vu de près les travaux de notre hâvre, et de la jetée Louise. Et il a déclaré entrevoir pour Québec un grand avenir commercial.

M. Van-Horne n'a pas hésité à avouer qu'il n'avait jusqu'ici qu'une idée bien imparfaite des grands avantages de Québec au point de vue commercial et maritime. Pour l'expédition des bestiaux, par exemple, nous occupons une position unique. Il est reconnu que le trajet par le fleuve, entre Montréal et Québec, est fatal à un grand nombre d'animaux. Plus on abrègera la distance à parcourir en steamer, mieux on réussira à conserver le bétail en bon état pour l'arrivée en Angleterre. Nous avons, aux portes de Québec, des terrains extrêmement avantageux comme parcs où les bestiaux pourront se reposer durant quelques jours, avant l'embarquement. Tous ces avantages doivent nous assurer, un peu plus tôt un peu plus tard, le commerce des bestiaux.

Notre jetée Louise est un endroit magnifique pour construire des éleveurs. Il est en ce moments sérieusement question d'en construire là un ou plusieurs; et aussi de bâtir des édifices pour les immigrants. D'ici à un ou deux ans, si les espérances actuelles se réalisent, nous verrons les plus gros steamers transatlantiques le long de la jetée Louise déchargeant leur cargaison, ou prenant des chargements de grain et de bétail pour l'Europe.

Ces perspectives brillantes peuvent se réaliser si nous nous aidons un peu. Le gouvernement et la compagnie du Pacifique entretiennent les meilleures dispositions. M. Van-Horne veut entreprendre de tirer le plus grand parti possible du terminus d'été dans notre ville. Secondons de toutes nos forces cette tendance heureuse. Il y va de notre intérêt; il y va de notre avenir.

M. l'abbé F. A. Blanchet

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. l'abbé F. A. Blanchet, assistant à la cure de St-Augustin, arrivée hier, dans cette paroisse, à 6 heures et trois quarts de l'après-midi.

M. l'abbé Blanchet naquit à St-Roch des Aulnaies, le 23 avril 1822, de Joseph Blanchet, cultivateur et de Julienne Hudon. Il fit ses études au collège de Ste-Anne où il fut ordonné prêtre, le 8 septembre 1849. Il demeura au collège comme pro-

fesseur jusque dans l'automne de 1870. Nommé assistant curé de St-Augustin, il y mourut le 26 août 1885.

LA CONFERENCE IMPERIALE

CRAINTES DU CZAR

Berlin, 27—L'empereur Guillaume et le prince de Bismark ont adressé par dépêche télégraphique leurs félicitations aux deux empereurs et aux ministres réunis à Kremsier.

Kermsier, 27—L'empereur François-Joseph a conféré hier la décoration de l'ordre *Grande croix de St-Etienne*, au grand duc George, deuxième fils du czar et l'a aussi nommé lieutenant dans le régiment des uhlands de l'empereur. Le grand duc est dans sa 16ème année.

Un témoin oculaire des démonstrations qui ont eu lieu à Kremsier affirme que malgré tout ce qui a été fait pour donner le change à l'opinion et faire croire que le czar était parfaitement rassuré contre les attentats possibles, il était facile de voir à sa figure composée et à son attitude inquiète que la crainte trahissait chez lui le rusé politique. Cette préoccupation qui n'aurait pas dû être de la fête le fit, dit-on, à plusieurs reprises communiquer des suggestions et mettre du sien dans les mesures de précaution prises par les autorités autrichiennes.

Effets du cyclone

Charleston, S C, 27—Les nouvelles que l'on reçoit des états du sud nous apprennent que le cyclone a causé des dommages considérables au coton. On calcule qu'à *Sea Island*, les trois quarts de la récolte de coton ont été détruits par les chenilles et le cyclone.

On nous apprend de Georgetown que le riz n'a pas beaucoup souffert. Jacksonville, Fla, 27.—Le capitaine Vagel du steamer *City of Pololka* de Charlesown est arrivé ce matin et dit qu'il a passé 20 ou 30 grands vaisseaux qui ont été complètement désemparés par la dernière tempête.

Le conflit Hispano-Allemand

Madrid, 27 —Les îles Carolines dont l'Allemagne s'est emparé seront occupés par l'Espagne. Des troupes espagnoles arrivent à l'île principale du groupe. On continue à faire des assemblées dans les provinces pour protester contre l'action de l'Allemagne.

Madrid, 27 —Le cabinet a discuté aujourd'hui la question des îles Carolines.

On dit que l'Allemagne a proposé le roi Humbert comme arbitre, mais le gouvernement espagnol n'est pas porté à soumettre cette question à un arbitre.

Un bon pas dans la bonne voie

Paris, 28—Le premier ministre Brisson a autorisé l'institution de poursuites contre des auteurs de publications obscènes.

L'amiral Courbet

Paris, 28—30,000 personnes ont défilé devant les restes de l'amiral Courbet hier lorsqu'ils étaient exposés à l'Hôtel des Invalides.

Tremblement de terre

Londres, 28—On a ressenti à plusieurs reprises de fortes secousses de tremblement de terre dans les Alpes styriennes. Les maisons étaient ébranlées et les habitants s'enfuirent.

La statistique agricole montre qu'il y a en Irlande 5,000,000 d'acres de terre ensemencés ce qui est une augmentation de 81,000 acres sur 1884. Il y a 10,250,000 d'acres de prairies, soit une diminution de 200,000 acres.

Excursion de la presse

DANS LA

GASPÉSIE

Vendredi, 21 août.

I

Le vendredi, 21 août, une vingtaine de journalistes, cocardé rouge à la boutonnière, se réunissaient aux abords de la gare de N.-D. de Lévis, disposés à braver les fatigues et les dangers d'un voyage, mi par terre, mi par eau, d'environ neuf cents milles. Il y en avait d'Ottawa, de Beauharnois, de Saint-Hyacinthe et de Québec, le plus grand nombre de cette dernière ville. En route nous devions en trouver à Montmagny, à Fraserville et à Rimouski. Tout compte fait, les journaux suivants avaient promis d'être représentés par des membres de l'Association :

Le Canada (Ottawa)
Le Progrès de Valleyfield (Beauharnois)
Le Courrier de Saint-Hyacinthe
Le Courrier du Canada
Le Nouvelliste
L'Electeur
Le Morning Chronicle
L'Indépendant (Fall River)
Le Petit Journal
Le Daily Telegraph
Le Mercury
Le Sherbrooke Examiner.
Le Jour (Fraserville).
L'Echo des Laurentides (Malbaie).
L'enseignement Primaire.

Je plains sincèrement, me disais-je à part moi, ceux des membres de l'Association de la Presse qui ne veulent pas prendre part à cette magnifique excursion sur les côtes de la Gaspésie. Ils vont perdre la plus belle et peut-être l'unique occasion qu'ils auront durant leur vie de bien connaître un pays si peu connu que celui-là. Avoir l'avantage de parcourir et par voie ferrée et par bateau une des plus belles parties de la Province de Québec, et n'en pas profiter, je dis que c'est regrettable. En effet l'occasion ne pouvait se montrer plus favorable : un passage gratuit sur l'Intercolonial dont le parcours de Lévis à Dalhousie offre les points de vue les plus pittoresques et les plus variés ; un voyage de trois jours sur un bateau de première classe, à des conditions exceptionnellement avantageuses ! N'est-ce pas qu'un touriste, qu'il soit journaliste ou simple mortel, aurait mauvaise grâce de se priver de tant de bonnes choses ? Et pourtant sur les 90 membres inscrits sur la liste de la Presse Associée, il ne s'en est trouvé que 18 qui ont pris part à cette excursion. Mais je ne récrimine pas, ni ne veux faire la leçon à qui que ce soit. Chacun connaît son affaire, mais que chacun y réfléchisse bien en son for intérieur, et qu'il nous dise si nos réflexions manquent de justesse comme d'à propos.

Avant d'entrer dans le compte-rendu détaillé de l'Excursion de 1885, qu'il me soit permis, — et j'espère qu'en cela mon exemple sera suivi, — de donner à chacune des personnes qui nous ont facilité l'organisation du voyage, la part d'éloges et de mérites qui convient.

Tout d'abord, nous devons des remerciements au Département des chemins de fer pour le passage gratuit sur l'Intercolonial. MM. Shrieber, Pottinger, Macdonald, Price, Jones sont les personnes avec lesquelles nous avons dû entrer en communication pour obtenir des faveurs aussi complètes que les journalistes pouvaient les désirer.

M. Couturier, conducteur de notre train, a été courtois et nous a tout à fait mis à l'aise.

L'honorable M. McGreevy et M.

Laurent Chabot, gérant de la compagnie du Saint Laurent, ont fait preuve d'une grande bonne disposition à l'égard des journalistes, en donnant au capitaine Dugal pleine et entière latitude pour nous rendre le voyage aussi agréable que possible, et aussi en réduisant notablement le prix du passage.

A tous ces Messieurs les journalistes sont redevables d'avoir fait une aussi jolie et aussi peu coûteuse excursion. Merci à tous !

II

Nous voilà installés dans le No. 62, char de première, confortable, assez spacieux pour contenir notre petite caravane de vingt-cinq journalistes. Elle devra s'enrichir plus tard de sept autres. Le conducteur Couturier examine nos permis de passage : il les trouve régulièrement faits et leur donne le coup de poinçon de rigueur. Il est dix heures et l'on a déjà vu défiler à nos regards avides de tout voir les jolis villages de St-Charles, Montmagny Ste-Anne. Bientôt nous arrivons à la Rivière du Loup où nous faisons une petite halte, le temps de serrer la main au Surintendant Macdonald, et aux autorités de l'Intercolonial partis la veille, de Lévis, en tournée d'inspection. A midi et cinq la locomotive annonce le départ. Nous jetons un coup d'œil sur le charmant village de Fraserville, résidence d'été de Sir John et de Sir Adolphe, et où sont actuellement rendus Sir Charles Tupper et Sir Hector Langevin. On pourrait dire, avec beaucoup d'à propos que Fraserville est la capitale du Canada durant la saison des chaleurs. Au mouvement qui s'y fait, à la vue d'un certain nombre de personnes qu'on rencontre souvent dans les couloirs des départements à Ottawa, on sent que les ministres ne sont pas loin.

Mais allons dîner à Trois Pistoles. C'est le lieu le plus convenable pour cette opération qui compte dans la vie d'un homme. On est convenu de dire : *Voir Naples et mourir*. Et bien, moi, je dis : *Dîner à Trois Pistoles et puis ne pas mourir*. On nous accorde vingt minutes pour mettre nos estomacs en règle. Pour un journaliste en temps ordinaire, c'est assez ; en vacances, c'est trop peu. On aurait dû nous accorder dix minutes de plus, afin de nous permettre de savourer un peu à loisir les mets exquis de cette table si bien servie. J'ai entendu, ce jour là, un journaliste qui a fait son tour d'Europe et beaucoup d'autres encore, déclarer que dans ses longues pérégrinations il n'avait pas vu de restaurants mieux montés que celui des demoiselles Côté. C'est flatteur, mais c'est vrai.

A 1.15 p.m. notre train reprend sa course furibonde et nous mène à pleine vitesse à travers les montagnes escarpées du Bic qu'il est toujours agréable de revoir. Bientôt Rimouski se présente à notre vue. Ici M. le juge Mousseau et plusieurs dames nous saluent au passage. Et puis nous laissons loin derrière nous Ste-Flavie, St-Octave de Métis, pour nous enfoncer dans des gorges profondes, souvent recouvertes par des constructions en bois ou *sheds* qui nous plongent dans une obscurité presque complète. De temps à autre on entend le serre-frein crier le nom de la station où l'on s'arrête. Ce sont : Tartague, Sayabec, Amqui. Nous avons maintenant sous les yeux le plus beau panorama qui puisse s'imaginer : c'est la vallée de la Métapédia qui commence. D'abord le lac Métapédia : vaste nappe d'eau de seize milles de longueur sur quatre à cinq milles de largeur. Il se décharge dans la rivière du même nom. Le chemin de fer la suit dans son parcours capricieux jusqu'à ce qu'elle se jette dans la rivière Ristigouche. Les

rapides de la rivière Métapédia, au nombre de 222, n'offrent rien de bien saisissant, surtout quand les eaux sont basses. Dans toute cette vallée le voyageur se sent pris d'enthousiasme à la contemplation de cette nature pittoresque dont les beautés varient à chaque instant, jusqu'à la rivière Ristigouche, où le spectacle prend une forme différente.

Voici Campbellton, la première ville qu'on rencontre sur le territoire du Nouveau Brunswick. On y soupe tant bien que mal. Mais peu nous importe. Nous soupérons après le steamer *Amiral* qui nous tiendra lieu d'hôtel pour la nuit, et aussi durant tout le trajet, jusqu'à notre retour à Dalhousie. A 8 heures, nous arrivons à la jetée et vite l'embarquement. Les cabines se distribuent avec célérité. Chacun secoue la poussière de la route, et endosse une toilette un peu rafraîchie.

Bientôt les groupes se forment à l'avant et à l'arrière du steamer ; les joyeux refrains vont se perdre dans les montagnes que nous apercevons au nord de la Baie, sur la rive opposée. A minuit, il y a bien encore quelques fumeurs tardifs qui font la conversation et distribuent des bons mots ; il y en a même qui, à cette heure avancée, commettent des calembours abominables. Et puis tout rentre dans un silence complet.

A cinq heures demain matin, nous partirons pour la Gaspésie. Quoi que le capitaine ne semble pas rassuré sur le temps qu'il fera, on espère qu'il sera beau. Si l'on avait pu prévoir la tempête qui nous attendait le lendemain à notre réveil ! Bonne nuit !

III

Samedi, 22 août.

Il est sept heures du matin. L'*Amiral* est en route depuis quatre heures. Une pluie fine nous dérobe presque entièrement les côtes de la Baie des Chaleurs. Cependant tout va bien, et pendant que le steamer continue sa course, l'on s'attable pour le déjeuner. Excellent menu, et bon appétit sur toute la ligne. Les langues de morue, les homards frais comblent les vœux de certains gourmets.

Mais voilà que la tempête devient de plus en plus menaçante. Le capitaine, consulté à la dérobée par les plus timides et les plus... peureux, déclarent que nous aurons un grain, mais qu'il n'y a aucun danger. Tout le monde s'incline devant cette parole autorisée, et l'on se prépare à subir les assauts du mal de mer. Il faut bien croire aux présages de l'estomac, surtout quand ces présages sont immédiatement suivis de leur réalisation.

La tempête s'accroît. Une pluie battante accompagnée d'un vent violent force bientôt le capitaine à jeter l'ancre en rade de New Richmond, avec la perspective peu rassurante de n'en partir que lorsque l'orage sera terminé. Nous en prenons bravement notre parti, attendant qu'il plaise à Dieu et au capitaine Dugal de nous faire continuer notre voyage. Mais il était écrit que nous séjournerions à cet endroit quatre heures durant. Vers midi, l'orage diminue sensiblement et l'horizon au sud semble s'éclaircir.

Nous partons donc ; mais que de désappointements à bord ! Que vont dire nos amis de Gaspé qui nous attendent pour passer la soirée avec eux. Inutile de récriminer.

Demain matin, dit le capitaine, nous atteindrons sûrement Gaspé. Un télégramme de Paspébiac devait en effet les mettre au courant de nos opérations nautiques, assez peu brillantes jusqu'à ce moment-là.

Le steamer touche bientôt à New Car-

lisle où personne ne débarque. A Paspébiac, où il nous faut passer deux heures, un certain nombre de touristes, alléchés par la beauté du paysage qu'offrent à la vue le rivage et son splendide barachois, vont faire une promenade à pied jusque sur le sommet de la côte, et visitent les vastes entrepôts des maisons Robin et LeBouthillier qui sont à la tête du commerce de poisson en Amérique. Ce commerce se fait sur les côtes de la Méditerranée, au Brésil, et dans les Indes Occidentales. La maison Robin date de 1768, et tient ses quartiers généraux dans l'île de Jersey où vivent ses principaux employés. Cette compagnie emploie 750 hommes, possède 17 maisons. La maison LeBouthillier a 580 hommes à son service et fait naviguer 15 vaisseaux. Toutes deux exportent annuellement leurs produits provenant des pêcheries de Paspébiac, huiles poissons, pour un montant de \$300 000.

Les pêcheries de la Baie des Chaleurs et du Golfe représentent bon an mal an une somme de \$800 000, et elles emploient environ 5 000 hommes. La morue est le poisson le plus abondant et le plus précieux pour la population. On pêche aussi en assez grande abondance le hareng, le maquereau, le saumon, le homard, leflétan, la truite, l'anguille, l'éperlan, la sardine, le capelan, etc. La pêche est une industrie très importante, surtout dans le comté de Gaspé où le rendement est de beaucoup supérieur à celui que fournit le comté de Bonaventure.

IV

L'*Amiral* est ballotté comme un copeau. Toutefois sa marche n'en est guère ralentie. Il fait noir de bonne heure à cette date du 22 août. Aussi les préparatifs se font de tout côté pour la nuit.

« A cinq heures, demain matin, nous annonce le capitaine, le canon retentira à l'approche du rocher de Percé. Si j'en crois mon expérience météorologique, nous aurons un beau lever de soleil. Je vous promets un joli spectacle. » Tout arriva comme il avait été prédit. Vers les cinq heures une immense détonation vint rappeler aux dormeurs la promesse du capitaine. En quelques minutes tous étaient sur le pont, occupés à examiner ce rocher merveilleux de Percé. Cette immense citadelle de 500 pieds de long sur 300 de haut, avec des milliers d'oiseaux qui le couvrent, offre un spectacle tout à fait curieux.

A l'une de ses extrémités on aperçoit une ouverture en forme d'arcade sous laquelle une chaloupe peut facilement passer à mer haute. Sa base est continuellement minée par les eaux agitées du golfe, et peu à peu le roc se désagrège en certains endroits. Le dessus du rocher est constamment recouvert d'oiseaux dont les principaux et les plus nombreux sont les cormorans et les goélands. On nous a raconté les combats de ces deux espèces d'oiseaux qui ont leurs mœurs distinctes et qui ne permettent aucun empêtement sur le terrain qu'ils ont choisi de temps immémorial.

Il va de soi que ce roc monumental offre un vaste champ à la légende, et que les touristes, tout aussi bien que les habitants du pays, ont contribué pour une large part par leurs récits plus ou moins fantastiques à immortaliser cette masse de pierre, l'une des curiosités du St-Laurent.

IV

Mais ne nous attardons pas sur ce sujet, très attrayant pour le touriste, mais moins intéressant pour le lecteur. Saluons le Roi du jour qui embrase

l'atmosphère de notre cabine de ses chauds rayons. La tempête a cédé durant la nuit, et la matinée commence aussi belle qu'on pouvait la désirer. Quelle magnifique nature que cette Côte Gaspésienne au matin d'un beau jour, surtout à la suite de la tourmente, alors que les flots viennent se briser sur la falaise en des monceaux d'écume aussi blanche que la neige. On dirait une immense cataracte s'étendant le long de la rive, aussi loin que la vue peut porter. Tous admirent ce spectacle sublime et traduisent leur enthousiasme de diverses manières ! Oh ! que c'est beau ! Que c'est grand ! Quelle sublime nature ! Quel splendide paysage !

Le steamer va bientôt doubler la pointe St Pierre, laissant en arrière les paroisses de St George de Malbaie ou Chien Blanc et de St Pierre de Malbaie, (appelée ordinairement le Farachois) pour entrer dans la Baie de Gaspé. Personne mieux que les premiers écrivains de la Nouvelle-France n'a donné une meilleure description de cette Baie. Aussi je la leur emprunte de grand cœur. D'abord le Frère Sagard : " Cette Baie de Gaspé peut avoir à son entrée 3 à 4 lieues de longueur, qui fait à Nord-Ouest environ quatre ou cinq lieues où au bout il y a une rivière qui va assez avant dans les terres... Toute cette contrée est fort montagneuse, haute et presque partout couverte de méchant bois."

" Ce lieu appelé Gaspésie, ou autrement Gaspé, dit le P. Leclercq en 1691, est un pays plein de montagnes, de bois et de rochers dont la terre est tout à fait ingrate et stérile ; en un mot, c'est une baye qui, à l'embouchure du Fleuve St Laurent, à la hauteur de 48 degrés, sur quatre à cinq lieues de largeur, et six à sept de profondeur, qui se termine par un très beau bassin et trois rivières fort poissonneuses lesquelles se divisent bien avant dans les terres.....

" Gaspé, à l'embouchure du fleuve, dit Dussieux, position importante par son mouillage, le plus sûr de tous que l'on trouve à l'entrée du Golfe... Mouillage très sûr et très important : tous les bâtiments qui remontent le fleuve passent à sa vue ; c'est une des clefs de la Colonie... "

" La Baie de Gaspé, dit l'amiral Bayfield, a des avantages qui pourront plus tard la rendre une des places les plus importantes de ces mers, au point de vue maritime. Elle contient un excellent local de mouillage, en face de Douglasstown ; un havre à sa tête capable de contenir en parfaite sécurité une flotte nombreuse et un bassin où les plus grands navires peuvent être mis à sec et réparés. "

Ces témoignages ne sauraient être suspects. Ils prouvent à satiété que le Bassin de Gaspé, avec son fort Ramsay et sa position avantageuse au point de vue militaire, peut être considéré comme un port de première importance.

N. E. DIONNE

(A suivre)

La comédie du " Canadien "

Le *Canadien* vient prêter main-forte à l'*Événement*, et nous adresse un article intitulé : *La peur du progrès*. C'est nous qui avons peur du progrès, et le journal de M. Tarte a la bienveillance extrême de nous débiter une petite homélie sur notre esprit rétrograde.

Avant de donner au *Canadien* la correction qu'il mérite, nous voulons nettement établir la position que nous avons prise au sujet de l'excursion des touristes français. D'abord

nous nous sommes permis de rappeler à nos lecteurs que M. de Molinari, qui paraît jouer le rôle principal parmi les voyageurs du *Damara*, s'est déjà rendu coupable de très mauvais procédés envers notre pays. Les écrits de M. Faucher de Saint-Maurice et de M. le juge Routhier nous ont servi à prouver cette assertion. En second lieu nous avons signalé les dangers qui peuvent découler pour nous d'une certaine immigration française. Ces dangers sont évidents pour tous ceux qui ne sont pas aveugles volontaires. Il tombe sous le sens de tout esprit droit que moins nous aurons ici de sceptiques, de voltairiens, de boulevardiers, mieux se portera notre société. Voilà ce que nous avons dit, en résumé, et ce que nous maintenons envers et contre tous : point de platitude vis-à-vis M. de Molinari, et de la réserve, de la défiance quant à l'immigration française.

Cette position nous semble digne, raisonnable et vraiment patriotique. Et les objurgations du *Canadien* ne sont point pour nous faire changer d'avis. Voici un échantillon des traits mortels dont le journal de M. Tarte prétend nous accabler :

Il (le *Courrier du Canada*) est du nombre de ceux qui croient que nous ne serons sauvés que si nous nous verrouillons bien solidement chez nous, si nous fermons nos portes au progrès qui nous peut venir du dehors, dans la crainte que ce progrès n'amène avec lui un courant d'idées dangereuses.

Nous ne demandons pas à nos compatriotes de se verrouiller ; nous les prions simplement d'être sur leurs gardes. Il y a deux sortes de progrès : le progrès purement matériel et le progrès moral. Ces deux progrès doivent marcher ensemble, mais le dernier est, sans contredit, d'un ordre infiniment supérieur à l'autre. Une nation qui sacrifierait le progrès moral pour réaliser un certain progrès matériel se préparerait d'inévitables abaissements.

L'immigration française qui nous apporterait, avec son capital et son travail, l'esprit voltairien, la raillerie et le sarcasme anti-religieux, l'incrédulité pratique, le souffle révolutionnaire, une telle immigration ne constituerait pas pour nous un progrès, mais une décadence. Qu'importent la richesse et le mouvement industriel, si l'âme de la nation se flétrit ?

Le thèse que nous soutenons n'est pas nouvelle, et le *Canadien* aurait dû la reconnaître. Ah ! s'il n'avait pas renié son passé, s'il n'avait pas foulé aux pieds ses vieilles convictions, déchiré son drapeau et livré ses principes, il serait à nos côtés aujourd'hui et parlerait notre langage. Lorsqu'il nous reproche d'avoir peur du progrès, il se soufflette lui-même. Lorsqu'il écrit : " Nous voulons bien respecter les timides scrupules de notre confrère, mais nous refusons de partager ses frayeurs, " il se donne un démenti rétrospectif. Car les craintes que nous manifestons en ce moment, il les a exprimées lui-même avec une violence et une exagération que nous ne voudrions pas imiter.

Vous êtes pris au piège, messieurs du *Canadien* ; vous vous êtes attrapés

vous mêmes. Approchez maintenant ; relisez votre vieille prose ; jetez un coup d'oeil sur vos convictions d'autrefois, et constatez une fois de plus quel chemin vous avez fait dans la voie de l'apostasie :

La France sème le désordre partout où elle met le pied. Son fol orgueil, sa jactance en font un objet d'inquiétude constante pour les peuples qui l'environnent. Elle n'a de sympathie nulle part.

Nous redoutons pour notre province les relations qui s'établissent entre la France et nous, car elles peuvent nous amener une immigration turbulente, tapageuse, anti-catholique qui gâtera notre population et aura les plus funestes conséquences.

L'ACQUISITION DANS CE PAYS D'INTÉRÊTS CONSIDÉRABLES PAR LES FRANÇAIS NOUS SERAIT UN EMBARRAS DANS L'AVENIR. ON LES VERRAIT SUSCITER ET FOMENTER LA HAINE CONTRE L'ANGLETERRE, TRAVAILLER A LA RUPTURE DU LIEN COLONIAL, etc. Nous demandons aux hommes calmes et éclairés de réfléchir sur les remarques que nous faisons aujourd'hui, et sur lesquelles nous prenons la liberté d'attirer d'une manière toute spéciale l'attention du clergé. (Le *Canadien*, 16 août 1881.)

Comme on le voit, le *Canadien* n'y allait pas par quatre chemins. Il disait carrément leur fait aux gens qui voulaient essayer de " la politique française. " Il se montrait même ultra-loyal, et *British* dans les dents, lorsqu'il faisait entrevoir, comme l'un des dangers de l'immigration française " la rupture du lien colonial ! " Nous n'en avons pas dit autant.

Naturellement cet article souleva de nombreuses récriminations. Bien des journaux dirent au *Canadien* ce qu'il nous dit lui-même aujourd'hui. Jusqu'au *Courrier des Etats Unis* qui se crut obligé de prendre en main la cause des intérêts français. Le *Canadien* ne recula pas d'une semelle. Il ne lâchait pas ses convictions, à cette époque.

S'il y a des " Français et une France " qui se considèrent outragés, répliqua-t-il, ce ne peut être les " Français " de la vraie France, celle que nous aimons parce qu'elle est restée la France catholique de nos aïeux.

Eh ! pourquoi donc aurions-nous de l'affection pour l'autre France, la vassale de la Révolution depuis un siècle, le propagatrice des doctrines sociales les plus subversives de l'ordre ?

Si les idées de la France moderne qui se désintéresse de plus en plus, dans sa vie nationale de la tradition religieuse, s'implantaient dans notre pays, c'en serait fait de nous comme influence distincte, comme groupe compact.

Etant admise notre détermination de rester dans la voie où nous avons si bien marché jusqu'ici, étant admise aussi notre volonté ferme de ne pas nous désintéresser de nos traditions religieuses, il est rationnel que nous redoutions les conséquences de rapports trop intimes avec la France, conséquences que le *Courrier des Etats-Unis* admet dans une certaine mesure. " L'échange des produits, dit-il, a pour corollaire l'échange des idées ; il n'y a donc pas de doute qu'en entrant en rapport plus intime d'intérêt avec l'ancien monde, le Canada devra aussi entrer plus avant dans l'esprit qui y domine. "

Dans la législature de Québec, il n'y a pas dix députés qui sont favorables à une immigration française, pour la raison qu'elle pourrait nous amener un élément discordant et propre tout au plus à nous créer des embarras. Les produits de la France moderne n'ont pas cours au Canada. (Le *Canadien*, 26 août 1881.)

Voilà de quel langage catégorique se servait le *Canadien* pour dénoncer l'immigration française, et les relations du Canada avec la France. De quel front vient-il aujourd'hui nous reprocher de parler comme lui ? Feuille sans mémoire et sans pudeur ! Quant à M. de Molinari devant

qui sont accroupis MM. Tarte et Faucher de Saint-Maurice, veut-on savoir ce que le *Canadien* en pensait ? Qu'on lise les lignes suivantes :

Ce M. de Molinari est, de toute évidence, mal disposé à notre endroit. Il ne néglige rien pour nuire à notre crédit et à nos intérêts. (*Canadien*, 10 janvier 1881.)

M. de Molinari voyage, c'est connu. Or quand il voyage il écrit pour diffamer de son mieux les contrées qu'il visite.

Deux fois il est venu au Canada. Et si en France on daigne croire qu'il est possible de passer huit jours dans notre pays sans crever de faim, la faute n'en est pas à lui.

M. de Molinari croit à Gambetta et aimerait probablement autant n'avoir pas été baptisé. Un économiste se fiche pas mal de ça, voyez-vous !

Il appartient à cette France malsaine, impie, qui ferme les couvents et expulse les religieux, à cette France de la Révolution, véritable gangrène du monde civilisé auquel elle cherche à donner le trop plein de la vermine qui la ronge. (Le *Canadien*, 3 février 1881.)

Nous ne voudrions certainement pas nous servir d'un langage aussi virulent à l'adresse de M. de Molinari. Et cependant ce sont ces gens-là qui le flagornent aujourd'hui et le défendent contre nous. O comédie humaine !

Le spectacle est vraiment plaisant. Nous l'offrons au public gratis : Voici M. Faucher de Saint-Maurice qui a exécuté M. Molinari dans le *Journal de Québec* il y a quatre ans ! Voici à côté de lui M. Tarte qui a roulé le même infortuné touriste dans le *Canadien*, qui a maudit la France moderne, et dénoncé comme un danger national nos relations avec notre ancienne mère-patrie. Et aujourd'hui ce sont ces deux mêmes personnages qui entreprennent de nous faire rougir parce que nous critiquons modérément M. de Molinari, et que nous faisons ressortir en termes convenables les inconvénients d'une certaine immigration française !!

Soyons clément. Laissons tomber la toile sur ce tableau rare, et prononçons la parole sacramentelle :

Vos plaudite cives ! La farce est jouée !

L'expulsion des Polonais

Londres, 1—Le gouvernement prussien a ordonné l'expulsion de Dantzig de tous les Polonais russes et autrichiens d'ici au mois d'octobre.

Plusieurs marchands et négociants établis depuis longtemps tombent sous le coup de cet ordre. Le décret exempté les colons établis antérieurement à 1843, ceux qui font un séjour temporaire et ceux qui ont servi ou dont les fils ont servi dans l'armée allemande.

Gelée en Ecosse

Londres, 1er—Il y a eu de fortes gelées en Ecosse la nuit dernière.

A une heure et demie, hier après-midi, à l'Asile du Bon Pasteur, munie de tous les sacrements de la Sainte Eglise et entourée de tous les membres de sa chère famille religieuse, est décédée, à l'âge de soixante-dix-huit ans et onze mois, après vingt-neuf ans et sept mois de religion, Marie Fishback, dite sœur Marie du Sacré-Cœur, fondatrice de la société des Servantes du Cœur Immaculé de Marie de l'Asile du Bon Pasteur de Québec.

Français et Canadiens

Naturellement, l'Événement devait essayer de défendre M. de Molinari. Ses maîtres ont été les premiers à embrasser l'économiste voltairien. Ils ont eu cette magnanimité pour ne pas dire cette souplesse. On est toujours surpris de constater combien certaines gens manquent de mémoire.

L'Événement se constitue donc l'avocat de M. de Molinari. Il admet que son client a péché, mais il jure que la grâce a touché son cœur, que sa conversion est complète, et il sollicite instamment l'acquiescement du coupable.

Nous n'avons pas demandé la tête de M. de Molinari. Nous consentons à ce qu'il vive. Mais nous estimons qu'il n'y a pas lieu de se mettre à plat ventre devant lui. Il a calomnié notre pays sans vergogne, ayons au moins la décence de lui faire comprendre que nous nous en souvenons. Voilà la position que nous avons prise et que nous gardons.

L'Événement veut bien admettre que M. de Molinari a écrit "il y a quelques années, des choses, assez peu justes sur la province de Québec." "Assez peu justes" !! Quelle touche délicate ! Que l'Événement demande donc des nouvelles de ces choses assez peu justes à son parent du Canadien, M. Faucher de St-Maurice.

Nous disons, nous, que M. de Molinari nous a attaqué dans ce que nous avons de plus sacré : notre foi religieuse et notre foi nationale. Il s'est fait l'écho des divagations d'un francophobe et nous a représentés comme voués à l'anglicisation. Non content de cela, il a soutenu que le "Syllabus n'était accepté, parmi nous, que par une minorité impuissante." Voilà ce dont nous l'accusons et ce que les Canadiens qui ont de la fierté ne sauraient oublier.

M. de Molinari est un converti à notre cause, dit l'Événement. L'un des fondateurs du Crédit-Foncier, il a appris à mieux connaître les ressources de notre province.

Nous ne lui avons pas reproché d'avoir méconnu les ressources de notre province. Oh ! non ; pour tout ce qui tient aux intérêts matériels, les gens de cette trempe ont généralement un flair merveilleux. Ils dissèquent les corps d'une main ferme et avec un coup d'œil sûr ; mais ils ne voient point l'âme. Ils nous diront volontiers : vous avez un grand avenir ; phosphates, sucre de betterave, établissement d'institutions de crédit, développement de vos industries, un vaste champ de progrès vous est ouvert. Seulement, dans soixante ans, vous ne serez plus ni français, ni catholiques. — C'est à peu près le langage que nous a tenu M. de Molinari, il y a quatre ou cinq ans.

On nous dit qu'il est converti. Converti à quoi ? A nos traditions ? à nos aspirations légitimes ? à notre foi religieuse ? à nos convictions nationales ? On n'ose pas affirmer cela, et l'on fait bien. Non, M. de Molinari n'est pas l'un des nôtres ; il s'est chargé lui-même de nous l'apprendre ; il ne s'en est jamais dédit, et

jusqu'à nouvel informé nous refusons de lui présenter l'encensoir.

L'Événement ajoute :

Quoiqu'il en soit, quelques lignes échappées à un écrivain français ne sauraient ralentir le courant de sympathies profondes qui s'établit de plus en plus entre les français l'Amérique et leurs frères de la vieille France.

C'est toute la question de nos relations avec la France qui est soulevée dans ces quelques lignes. Entendons-nous là-dessus. Nous aimons ardemment notre ancienne mère-patrie. Mais hélas ! il faut bien l'avouer, nous nous défions instinctivement de l'inconnu qui nous vient d'elle. Nos frères de France, nos véritables frères, ce sont les catholiques français. Eux et nous, nous parlons la même langue, nous avons les mêmes souvenirs et les mêmes espérances, nous vénérions encore une mère commune, l'Eglise. Ceux-là, qu'ils s'appellent Charette, Rameau, Marmier, Jannet, lorsqu'ils viennent ici, nous les recevons à cœur ouvert, et nous ne redoutons pas leur influence. Quant aux autres, ils n'appartiennent plus à la vraie famille française, parce qu'ils ne sont plus chrétiens. Ils ont rompu avec un passé qui est le nôtre, et nous avons raison de craindre jusqu'aux dons qui nous viennent d'eux. Quand même leurs mains seraient pleines d'or, s'ils nous apportent l'incrédulité, la libre morale, la littérature et la presse pernicieuses, les idées anticatholiques, toute l'infection qui ronge notre pauvre France comme une lèpre hideuse, où en serons-nous en définitive ?

Pour notre part, nos idées sont bien arrêtées sur ce sujet. Nous n'avons pas besoin ici de sceptiques, de voltairiens, de libres-penseurs ni de libres-faiseurs. Nous ne voulons pas de ces boulevardiers qui restent le front haut dans nos temples, devant la majesté de notre Dieu, qui raillent nos convictions, qui apprennent à notre jeunesse le doute et la licence, qui seraient enfin parmi nous un élément dissolvant et destructeur.

Mais les fils de la vieille France chrétienne, ceux qui croient au Christ et qui voient en lui la vraie source du progrès, ah ! ceux-là, qu'ils viennent à nous ! Qu'ils viennent renforcer nos rangs, qu'ils nous apportent leurs talents, leur ardeur, leurs capitaux ou leur industrie. Ils sont de notre lignée et de notre sang.

Salut à la France !

Une dépêche transatlantique annonce que les exposants canadiens à Anvers ont remporté :

3 diplômes d'honneur,
13 médailles d'or,
31 médailles d'argent,
33 médailles de bronze.
30 mentions honorables.

La distribution aura lieu en septembre.

Nous apprenons avec plaisir par un télégramme reçu lundi dernier, dit le Journal des Trois-Rivières, que l'hon. J. J. Ross est arrivé à Liverpool avec son compagnon, M. Guilbeau, après une très heureuse traversée.

Le chaud et le froid

L'Électeur n'est pas du tout satisfait de ce que nous avons écrit l'autre jour au sujet du procès-Riel. Nous avons dit :

Pour notre part nous persistons à dire, comme nous l'avons fait dès le début que la nomination d'une commission médicale serait en ce moment la chose la plus désirable.

Là dessus l'Électeur s'écrie :

Quant à nous, ça n'est pas notre opinion—et nous savons que ça n'est pas non plus l'opinion du public.

Qu'allons-nous devenir ? L'Électeur n'est pas de notre avis ! pourrions-nous jamais supporter une telle disgrâce ?

Ce qui nous rend encore plus cruelle la désapprobation de l'Électeur, c'est la force extraordinaire des arguments dont il l'appuie. Jugez plutôt :

Le gouvernement libéral n'a pas nommé de commission médicale pour examiner Lépine en 1877. Il l'a amnistié.

Pauvre Électeur ! Il sera toujours naïf.

Nous voulons bien lui apprendre que le gouvernement libéral n'a pas amnistié Lépine en 1877. Le chef Métis a subi son procès, a passé en jugement, et a été condamné à mort par le juge Woods, une créature du gouvernement MacKenzie. La terrible sentence a été commuée non par le cabinet gris-rouge, mais par l'action personnelle du gouverneur-général qui pouvait alors exercer le droit de grâce sans l'avis de ses ministres. Si l'Électeur veut faire le rodomont au sujet de cette commutation, nous lui citerons le Globe du mois de mai dernier qui s'escrimait pour établir que les ministres gris ne pouvaient être tenus responsables de la grâce de Lépine.

En second lieu, il ne pouvait être question alors de nommer une commission médicale. Lépine avait-il jamais été fou, messieurs de l'Électeur ? Non ; eh bien ! de quel front venez-vous comparer son cas à celui de Riel ? Il est impossible de battre plus complètement la campagne que l'organe de M. Langelier.

L'Électeur écrit solennellement :

Non ! ce que le public veut, ce qu'il réclame impérieusement, c'est une amnistie pour Riel.

Vraiment ! Alors que vient donc nous chanter le Globe, votre Globe, le premier journal libéral du pays, l'organe de M. Blake votre chef, et votre coryphée dans la presse ? Prêtez l'oreille à ses paroles : "Quant à l'opinion du Globe elle n'a jamais prêté matière au doute. Le crime dont Riel s'est rendu coupable EST UN DE CEUX POUR LESQUELS ON NE PEUT DEMANDER MERCI. Il a causé la mort de deux cents canadiens, et il en a fait blesser et rendu invalide deux fois autant Le Free Press a raison de déclarer qu'aucun des griefs des Métis NE SAURAIENT JUSTIFIER LA CONDUITE DE RIEL Tous ceux qui ont lu les dépositions des témoins ne peuvent nier que RIEL MÉRITE RICHEMENT LA MORT." Qu'en pense l'Électeur. Il demande l'amnistie, le Globe demande la mort. Et le Globe est l'organe de M. Blake, de M. Edgar, de Sir Richard Cart-

wright, l'organe incontesté du parti grit que nos libérateurs suivent aveuglément. Si M. Blake était au pouvoir, ce serait donc la mort et non l'amnistie que Riel devrait attendre de lui.

Tas de farceurs ! votre jeu est percé à jour, votre masque hypocrite ne tient plus et laisse apercevoir vos traits. Vous soufflez le chaud à Québec et le froid à Toronto, pour servir vos intérêts de parti. Vous n'êtes que des exploiters, et des politiciens médiocrement adroits, puisque votre tactique crève les yeux.

En un mot, ainsi que nous vous l'avons déjà dit, vous jouez du Riel pour ramasser des votes, comme les musiciens ambulants jouent de l'orgue pour attrapper des sous.

INONDATION EN CHINE

INNOMBRABLES PERTES DE VIE

RÉCOLTES DÉTRUITES ?

SCÈNES DE DEUIL

Washington, 26.—On reçoit des détails sur les orages et l'inondation qui ont désolé la ville de Canton et son voisinage, en Chine. C'est la plus forte inondation que l'on ait vue à Canton depuis 31 ans. Plus de 10 000 personnes ont perdu la vie et un plus grand nombre encore sont laissées en proie à la famine. Des villages entiers ont été submergés et la récolte du riz a été presque entièrement détruite. Aussi le prix de cette denrée a augmenté de 18 par cent. Plusieurs rues de Canton ont été inondées durant plus d'une semaine.

En quelques endroits des personnes ont attaché leurs enfants sur les hautes branches des arbres en attendant qu'elles se fussent procuré les moyens de se sauver ensemble, mais ces arbres furent déracinés, et les cris déchirants des enfants s'éteignirent bientôt dans les flots. La famine et la maladie seront, on le craint bien, les suites de l'inondation.

Les îles Caroline

Madrid, 28.—S'il ne survient pas de guerre entre l'Espagne et l'Allemagne, au sujet de l'annexion par cette dernière des îles Carolines, ce ne sera pas la faute de journaux espagnols. Tous les jours on peut lire des articles d'un caractère belliqueux et donnant des statistiques détaillées sur les forces respectives des deux puissances, au point de vue militaire et maritime.

Il est généralement admis que l'armée de terre allemande est de beaucoup plus nombreuse que celle de l'Espagne ; et que, d'après les évaluations, il y a trois soldats allemands pour un espagnol. Pour l'armée de marine, c'est bien différent, au moins d'après les journaux espagnols. La marine militaire allemande ne serait rien en comparaison de celle de l'Espagne et les espagnols pourraient, à un moment donné, opérer le blocus des ports allemands et interrompre son commerce naval.

Le Journal de Madrid affirme qu'une compagnie américaine de steamers a offert de fournir, dans l'espace de trois mois, une escadre de corsaires prêts à faire le service militaire.

La fièvre de la guerre s'est même emparée des armateurs espagnols et on a offert au gouvernement plusieurs steamers espagnols. Tous ces navires seraient absolument sans utilité contre les vaisseaux de guerre pourvus des améliorations modernes ; mais ils seraient utiles comme destructeurs du commerce.

La question Anglo-Russe

Londres, 29—Il est à peu près certain aujourd'hui que la paix est complètement assurée entre l'Angleterre et la Russie sur la question de la frontière afghane. Les deux gouvernements sont activement occupés à régler les derniers détails d'une entente mutuelle et les négociations à cet égard progressent rapidement et harmonieusement.

Berlin, 29—La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, l'organe de Bismark, dit qu'une alliance anglo-chinoise coûterait à la Russie la perte de la Mantchourie dans le cas d'une guerre avec l'Angleterre.

L'entrevue de Kremsier

Vienne, 29.—La *Nouvelle Presse libre* publie une entrevue avec un homme d'état autrichien influent, qui déclare que l'entrevue de Kremsier démontre l'existence d'un accord parfait sur la politique européenne, entre le czar et l'empereur François-Joseph, bien qu'aucune convention ne soit intervenue entre eux.

Funérailles de l'amiral Courbet

Paris, 29—Les restes de l'amiral Courbet ont été enterrés, aujourd'hui à l'hôtel des Invalides. Une foule considérable assistait à la cérémonie. L'édifice était chargé de décorations de deuil et présentait un aspect émouvant. Un grand modèle du *Bayard*, le vaisseau amiral de la flotte française commandée en Chine par le défunt, avait été construit en face de l'édifice. Le cercueil a été placé dans un sarcophage colossal orné aux quatre coins des statues de la Foi, de l'Espérance, de la Charité et de la Religion et portant des écussons où étaient représentées des scènes des batailles où l'amiral avait pris une part importante. Le tout était éclairé par les flammes vertes qui s'échappaient des encensoirs et des flambeaux, qui jetaient une lumière pâle et mystérieuse dans les sombres enfoncements de la chapelle où reposait le corps.

Pendant la cérémonie, les troupes françaises paradaient lentement sur l'Esplanade. Elles ont ensuite défilé devant le cercueil.

L'Allemagne et l'Espagne

Berlin, 29.—On est persuadé ici dans les cercles officiels qu'on trouvera un moyen de régler à l'amiable le différend des îles Carolines en se basant sur la réalité des faits. On fera des concessions à cause des difficultés dans lesquelles le différend met le roi Alphonse, car les diplomates allemands croient que les radicaux, les républicains et les fédéralistes espagnols, soutenus par le parti français en Espagne, se sont entendus pour fomenter une agitation anti-allemande dans le peuple espagnol.

Vol de 200,000 marcs

Londres, 29.—On avait arrêté à Francfort des Anglais soupçonnés d'être impliqués dans un vol de 200,000 marcs, commis au mois de juin dernier au préjudice de la banque impériale de Hambourg.

Trois Américains ont également été arrêtés à Paris vu qu'on les soupçonne d'avoir participé à ce vol ; leurs noms sont Thompson, Anderson et Whittaker.

Ce dernier est depuis 16 ans agent d'une maison de commission à Paris et est très connu de la colonie américaine ; mais les deux autres ne sont pas aussi honorables, car ils ont déjà subi des condamnations en Amérique.

La police ayant fait des perquisitions aux domiciles des trois prisonniers y a trouvé 90,000 francs en

espèces et 100,000 francs en chèques.

Au moment de son arrestation, Whittaker avait sur lui 37 billets de banques dont les numéros concordent avec ceux des billets volés à la banque de Hambourg.

On présume qu'il avait entrepris de passer ou de changer pour des valeurs les billets et les valeurs volés.

La banque impériale de Hambourg a promis une récompense de 3,000 francs pour l'arrestation des voleurs, et cette somme sera donnée aux détectives qui les ont arrêtés. Ils n'ont réussi à s'emparer d'eux qu'après une vive résistance.

L'incident Olivier Pain

L'AGITATION SE POURSUIT A PARIS

Paris, 30 août—Une autre réunion a été tenue aujourd'hui pour protester contre le prétendu meurtre d'Olivier Pain. M. Rochefort présidait. Dans son discours il a répété ses accusations contre l'Angleterre au sujet de la mort de Pain, dont il la tient directement responsable.

La réunion a adopté une résolution affirmant la solidarité du peuple français et demandant le châtement des assassins de Pain.

Aucun incident remarquable ne s'est produit à cette assemblée qui a eu lieu au Cirque d'hiver.

Six mille personnes étaient présentes. Les orateurs de la réunion ont affirmé la sympathie de la France pour le peuple espagnol et injurié le roi Alphonse. On a lu aussi des lettres des Invincibles irlandais assurant l'assemblée de leurs sympathies ; ces lettres ont excité un grand enthousiasme.

Londres, 30—Il est plus clair de jour en jour que l'apparente agitation qui existe en France au sujet du prétendu meurtre d'Olivier Pain dont on accuse le gouvernement anglais est une manifestation hypocrite organisée par Rochefort pour créer chez le peuple français un sentiment hostile à l'Angleterre ; pendant sa vie Pain était le pire ennemi de Rochefort qui aujourd'hui est le principal auteur du mouvement.

Pour ceux qui connaissent l'inimitié qui existait entre ces deux hommes, l'horreur hypocrite des démagogues pour les auteurs prétendus de la mort de Pain est vraiment amusante sinon dégoûtante.

L'Espagne et l'Allemagne

UN DOCUMENT IMPORTANT

Madrid, 31—Le gouvernement a transmis à l'Allemagne copie de la convention signée il y a trois ans par les chefs indigènes, et par laquelle ceux-ci reconnaissent la souveraineté de l'Espagne sur les îles Carolines.

Les récoltes en Irlande

Dublin, 31.—Une statistique au sujet des récoltes démontre qu'il y a cette année 5,000,000 acres de terre en culture en Irlande. C'est une augmentation de 1000 acres de plus qu'en 1884. Il y a 10,250,000 acres de terre en paturage ; diminution de 200,000 acres.

Affreuse tempête

Pise, [Italie] 31—Une affreuse tempête de tonnerre s'est abattue sur cette ville hier. La foudre est tombée sur le clocher de San Giuseppe et l'a fendu d'un bout à l'autre. On s'attend qu'il va tomber d'un moment à l'autre. Les dommages causés sont très considérables.

Question Afghane réglée

Bruxelles, 31 — *L'Indépendance Belge* dit que la question Afghane est définitivement réglée. L'émir de

l'Afghanistan, dit-elle, garde Zulfi-kar et la Russie, Mamchak.

La mission de Sir Henry D. Wolff

DIFFICULTÉ DE LA TACHE CONFIEE A L'ENVOYÉ ANGLAIS

Constantinople, 31—Le Sultan, en entendant hier par sir H. D. Wolff la clause du message de la Reine disant que la coopération de la Turquie en Égypte était désirable, a fait substituer un autre mot au mot "coopération" Ce changement a causé quelque délai. Les dépêches même de source conservatrice admettant que sir H. D. Wolff a une mission difficile à remplir ici.

Vienne, 21—Le *Correspondance politique* dit que l'Égypte a cédé le domaine de Massoph à l'Italie.

Le choléra

Madrid, 26.—Il y a eu hier dans toute l'Espagne 4,969 nouveaux cas de choléra avec 1,517 décès.

Toulon, 26—Dis personnes seulement sont mortes ici du choléra hier.

Gibraltar, 27.—Il y a eu aujourd'hui cinq cas de choléra et deux décès aux portes même de Gibraltar et la panique se renouvelle ici.

Marseille, 27.—Il y a eu ici aujourd'hui une augmentation subite de mortalité.

On a enregistré 85 décès dont 43 ont été causés par le choléra. On s'attend d'heure en heure à ce qu'une panique se déclare. Depuis le commencement de l'épidémie 6,000 personnes ont quitté la ville.

Cinq malades ont été admis à l'hôpital Pharo aujourd'hui, dix en sont sortis, quatre sont morts et il en reste encore 76.

Rome, 27.—Plusieurs cas de maladie suspecte ont été signalés en Ligurie.

Toulon, 27.—Dix-sept personnes sont mortes du choléra ici hier.

Madrid, 27.—Il y a eu hier dans le paps 4,634 cas nouveaux de choléra et 1,433 décès.

Durant les 12 dernières heures, 15 cas nouveaux de choléra se sont déclarés et il y a eu 3 décès à Madrid.

Gibraltar, 28.—Il n'y a pas eu de choléra ici jusqu'au 24 où il s'en est déclaré un cas. Il y en a sur les lignes espagnoles. Il n'y a pas eu de cordon sanitaire, et le temps est tout à fait défavorable : il pleut.

Toulon, 28.—Durant les dernières 24 heures, 34 personnes sont mortes du choléra en cette ville.

Marseille, 28—28 personnes sont mortes du choléra ici aujourd'hui. Il en est mort 4 à l'hôpital Pharo, 97 ont été admises et 6 en sont sorties. Il en reste 75.

Londres, 28—Un transport français venant de Pescadore a passé à Singapore ayant à bord 40 cas de choléra. Dix personnes y sont mortes.

Rome, 29—On déclare que le royaume entier d'Italie est dans des conditions sanitaires.

Plusieurs cas de choléra ont été signalés à Trivio dans le voisinage de Gaète. La maladie a été apportée à cet endroit par des fugitifs de Marseille.

Le maire de la ville a été démis de son office pour avoir caché le fait de la présence de l'épidémie.

Havre, 29.—Le congrès médical qui est actuellement en session en cette ville a adopté une résolution demandant au gouvernement de Belgique d'user de toute son influence pour engager les missionnaires à réorganiser le conseil sanitaire international d'Alexandrie en vue d'empêcher le choléra de pénétrer en Europe par voie du canal de Suez.

Toulon, 29—Onze personnes sont mortes du choléra en cette ville hier.

Marseille, 30—53 décès causés par le choléra ici samedi, 24 aujourd'hui.

Toulon 30—56 décès samedi, 20 aujourd'hui. 7000 personnes ont quitté la ville et 100 magasins sont fermés.

Madrid, 30—3,617 nouveaux cas de choléra ont été enregistrés hier en Espagne ainsi que 1,171 décès.

Il y a eu une émeute à Almeria, en Andalousie.

L'augmentation de la mortalité a fait quitter la ville à un grand nombre de riches citoyens, et cette fuite a plongé dans l'inaction un grand nombre de gens pauvres qui se trouvent sans emploi. De là le mécontentement des pauvres, qui augmente au point de créer une émeute. Les demeures des riches absents furent enfoncées, la force militaire fut appelée et il y eut une bagarre où 8 personnes furent tués et 20 blessés.

Rome, 31—Le choléra vient de se déclarer à Pansane, près d'Aqui, dans la province d'Alessandrea. Onze personnes en ont été atteintes et 4 en sont mortes. Le fléau a été transporté par une famille venue de Marseille.

Madrid, 31 — La statistique des progrès du choléra en Espagne durant la semaine dernière montre, à première vue, qu'il y a eu en moyenne chaque jour, une diminution de 300 cas nouveaux et de 140 décès. A Grenade et à Saragosse, la diminution a été plus sensible, tandis qu'à Madrid et à Barcelone, il n'y a pas eu de changement. A Tolède, Valence et Zamore il y a eu augmentation de cas nouveaux et de décès.

Gibraltar, 31—Une personne est morte du choléra ici aujourd'hui ; c'est le dixième cas fatal à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie en Espagne.

Six nouveaux cas de choléra se sont déclarés, et il y a eu deux décès sur les lignes espagnoles à ce port hier.

Toulon, 31—Huit personnes sont mortes du choléra ici aujourd'hui. La mauvaise condition de la température fait craindre une augmentation de l'épidémie.

Marseille, 31—Il y a eu ici aujourd'hui 28 décès causés par le choléra.

Madrid, 31—Durant les 15 dernières heures, 13 nouveaux cas de choléra et 10 décès ont été signalés ici.

Depuis le commencement de l'épidémie en Espagne 223 546 personnes ont été atteintes et 82,619 sont mortes.

Marseille, 31—La fièvre typhoïde se propage, 20 cas fatals de choléra ont eu lieu à Salon et autres villes environnantes.

Londres, 31 On signale 4 cas de choléra et 1 décès à Turin.

Les vignobles de la Californie produiront cette année environ 15,000,000 de galons de vin. La production sera moindre que l'année dernière, mais la qualité sera meilleure.

Le saumon n'a jamais été aussi abondant que cette année à la Colombie Anglaise. Il paraît que les fabricants de conserves ne le paient qu'un centin par poisson.

Changements ecclésiastiques

Le Révérend M. F. X. Gosselin, curé de Saint-Roch de Québec, est transféré à la cure de St-Joseph de la Beauce.

D'autres changements se feront ces jours-ci.

Agriculture

LA MOISSON DES CÉRÉALES

Le mois de septembre est celui où la moisson des céréales est la plus générale, et par conséquent c'est le temps où la main-d'œuvre est plus rare et plus difficile à se procurer ; il faut donc y pourvoir d'avance afin de n'avoir à subir aucun retard dans les différentes opérations que comporte la moisson de nos différentes céréales.

A cette époque les fausses spéculations sont trop souvent la cause de la perte d'une grande partie des récoltes. Non-seulement on craint de faire l'achat d'une moissonneuse, mais on se prive des bras nécessaires aux opérations de la moisson.

Nombre de cultivateurs, dans la crainte de payer quelques journées qui ne sont, en résultat, qu'une avance à faire, le travail restant toujours le même, veulent récolter eux-mêmes, eux seuls, leurs produits, soit blé ou autres grains. De cette fausse spéculation, il résulte qu'au lieu de faire le travail en une semaine, comme le commande la nécessité, ils mettent quinze à vingt jours, sans s'inquiéter de la trop grande maturité des grains, des influences atmosphériques soit par la pluie, la grêle, etc., qui peuvent, pendant ce retard, enlever le quart, le tiers, la moitié et quelquefois la presque totalité de la récolte.

Lorsque la chaleur se fait vivement sentir et que la maturité des grains est trop grande, l'épi laisse échapper en pure perte, une grande partie de son grain, soit par l'ébranlement de la faucille, soit pendant le transport des gerbes. De tels inconvénients, joints à ceux que nous venons de parler, sont assez majeurs pour mériter que l'on y fasse attention et que l'on essaye de les prévenir. Cependant ils passent inaperçus, parce que de la part de ces cultivateurs imprévoyants qui visent toujours à une fausse économie, ce n'est pas la perte que ces inconvénients doivent leur occasionner, car ils ne se doutent pas même de cette perte : ce qui les touche vivement, disons le mot, ce sont les cinquante centins, l'écu qu'ils doivent sortir de leur poche pour payer la journée de l'ouvrier ; ils sont bien loin de se douter que la journée faite par eux ou les leurs coûte plus de huit à dix piastres, par les pertes qu'a fait éprouver le retard de la moisson.

L'ORDRE ET L'ÉCONOMIE DANS LES DIFFÉRENTS TRAVAUX D'UNE FERME

On doit faire régner constamment le plus grand ordre et la plus sévère économie dans l'exécution des travaux sur une ferme. En agriculture plus que partout ailleurs, le temps perdu ne se répare plus, et les pertes qu'il occasionne ruinent la terre et le cultivateur ; cependant il faut beaucoup moins chercher un travail forcé que de chercher à le bien faire exécuter. Les travaux agricoles bien exécutés offrent toujours de grands bénéfices ; mais le travail mal fait, fait à la hâte et sans réflexion, ruine le cultivateur.

Tous les travaux exécutés sur la ferme doivent nécessairement être surveillés par l'œil du maître, surtout si l'on a recours à des mains étrangères, et à l'égard de travaux qui doivent être faits à la journée. Ceux dont la bonne exécution peut être vérifiée en tout temps peuvent se donner à la tâche. Dans l'un et l'autre cas, les travaux doivent être payés ce qu'ils valent.

Ne refusons jamais de payer un salaire raisonnable pour la main-d'œuvre, parce qu'il faut que l'ou-

vrier vive ; mais exigeons de lui un travail parfait plutôt qu'un travail exagéré. Un travail modéré bien exécuté n'est jamais trop payé ; le mauvais travail, au contraire, quelle qu'en soit la quantité, est toujours trop cher, attendu que les produits récoltés sur un sol mal cultivé ne payent pas souvent les frais, tandis que le travail bien exécuté fournit toujours à celui pour qui il est fait, un bénéfice considérable.

LE CHOLÉRA

Madrid, 1—Il y a eu 3669 nouveaux cas et 1120 décès causés par le choléra en Espagne hier.

Londres 1er septembre—Le vapeur espagnol *Marsa*, qui est arrivé ici, ayant à son bord plusieurs malades qui semblent souffrir du choléra, a été mis en quarantaine.

Toulon, 1er sept.—Huit personnes sont mortes du choléra ici hier.

Il n'y a pas d'apparence que le fléau augmente. La température a baissé et devient beaucoup plus favorable.

Il y a eu cinq autres décès depuis le dernier rapport. Neuf malades ont été admis aujourd'hui à l'hôpital St Mandrier, trois y sont morts, deux en sont sortis et il en reste encore quatre vingt-dix-neuf.

Aux autres hôpitaux trois malades ont été admis, un est mort et 35 sont encore sous traitement.

Le gouvernement a envoyé quatre médecins de Paris pour aider au traitement des malades.

Le nombre de personnes qui ont quitté la ville aujourd'hui est plus considérable qu'en aucun jour précédent. Plusieurs magasins sont fermés.

Gibraltar, 1er—On a signalé ici aujourd'hui un nouveau cas de choléra

Je lui dois la vie

CHAPITRE I

J'étais atteint depuis un an d'une fièvre bilieuse.

Mon médecin m'assura qu'il me guérirait, mais je continuai de souffrir de nouveau de terribles douleurs dans le dos et dans les côtés et je devins si mal que je ne pouvais pas bouger !

Je maigris de 228 lbs à 120 ! J'avais eu des remèdes pour la maladie du foie, mais sans éprouver de bien. Je ne m'attendais plus à vivre que trois mois. Je commençai à faire usage des Amers de Houblon.

Aussitôt l'appétit me revint, mes douleurs me quittèrent, tout mon système se renou vela comme par enchantement, et après avoir consommé plusieurs bouteilles, je devins non-seulement aussi bien qu'un roi, mais je pesai plus qu'auparavant. C'est aux Amers de houblon que je dois la vie.

Dublin, 6 juin 1881

R. FITZPATRICK

CHAPITRE II

Malden, Mass, 1er Fev. 1880. Messieurs— Je souffrais d'un affreux mal de tête.

“ La névralgie, les indispositions propres aux femmes me tourmentaient depuis longtemps d'une manière terrible et cruelle.

Aucune médecine ni aucun docteur n'ont pu me faire du bien ou me guérir, tant que je n'ai pas fait usage des Amers de houblon.

La première bouteille m'a presque guérie.

La seconde m'a rendue aussi bien et aussi forte que lorsque j'étais enfant.

Et j'ai toujours été ainsi jusqu'à ce jour.

Mon mari a été malade sérieusement pendant vingt ans, d'une maladie des rognons, du foie et des voies urinaires.

Les meilleurs médecins de Boston l'ont déclaré incurable.

Sept bouteilles de vos Amers l'ont guéri et je connais huit personnes des environs dont la vie a été sauvée par vos Amers.

Et plusieurs autres en ayant fait usage ont éprouvé un grand bien. Ils font presque des miracles ! ”

Mme E. D. SLACK.

Comment on devient malade—s'exposer jour et nuit ; manger trop sans exercice, travailler trop fort sans repos, le médecin tout le temps ; faire usage de tous les remèdes annoncés, en ensuite vous avez besoin de savoir

Comment on se porte bien—ce que l'on peut répondre en trois mots—Prenez des Amers de houblon.

Les véritables Amers de Houblon portent une grappe de Houblon vert sur l'étiquette blanche. Ne faites usage d'aucune de ces drogues malsaines dont le nom contient les mots “ Houblon ” ou “ Houblons. ”

Le Renovateur des Cheveux

DE HALL,

VÉGÉTAL SICILIEN.

(Hall's Hair Renewer.)

A été la première préparation parfaitement adaptée à la guérison des maladies du cuir chevelu, et la première aussi à rendre, aux cheveux gris et flétris, leur couleur primitive, leur croissance et le lustre brillant du jeune âge. De nombreuses imitations ont suivi, mais aucune ne possède les éléments requis pour la conservation de la chevelure et du cuir chevelu. Le RENOVATEUR DES CHEVEUX DE HALL a constamment grandi dans l'estime publique, et sa renommée s'est propagée dans toutes les parties du globe, tant il répond à un besoin général.

Le succès sans précédent qu'il a obtenu n'est dû qu'à une cause : “ Il tient ce qu'il promet. ”

Les propriétaires du RENOVATEUR ont été souvent surpris de recevoir des commandes des pays les plus éloignés, alors qu'ils n'avaient rien fait pour introduire leur préparation dans ces contrées.

Le RENOVATEUR DES CHEVEUX DE HALL, même employé pendant un temps très court, produit un effet favorable à l'apparence personnelle.

Il nettoie le cuir chevelu de toute impureté, guérit toutes les humeurs, la fièvre, empêche les cheveux de devenir secs, par conséquent la Calvitie n'est plus à craindre. Il stimule l'action des glandes affaiblies, et les met à même de produire une nouvelle croissance.

Les effets de cette préparation ne sont pas passagers, comme ceux des préparations alcooliques, ils restent longtemps, ce qui la rend supérieure et économique.

(Buckingham's Whisker Dye.)

La Teinture de Buckingham pour les Favoris

Change à volonté la barbe et les favoris en un châtain foncé naturel ou en noir. La couleur est permanente et ne disparaît pas en se lavant. La préparation étant simple on l'applique facilement.

PRÉPARÉS PAR

R. P. Hall & Co., Nashua, N. H.

Chez tous les marchands de Médecines.

Echos & nouvelles

LE CURÉ DE LACHINE

M. l'abbé Piché, curé de Lachine célébrera le vingt-cinquième anniversaire de sa promotion à l'ordre de la prêtrise, le 28 de septembre prochain.

Il y aura ce jour là messe d'actions de grâce et illumination dans la soirée. Le lendemain une adresse sera présentée à M. le Curé, en même temps que plusieurs vases sacrés en or.

Dans la soirée de ce second jour, on inaugurera la salle St-Joseph en y représentant une pièce intitulée “ Les Volontaires de Lachine. ”

UN FILS TUÉ PAR SON PÈRE

Un jeune homme du nom de André Boisvert, de St-Adrien de Ham., âgé de 19 ans, et fils de M. Octave Boisvert, cultivateur de cette localité, partait accompagné d'un de ses amis, dans l'après-midi du 22 courant pour aller cueillir des cerises, dans le bois avoisinant la terre de son père. Pendant qu'ils étaient à cueillir des cerises, deux ou trois petits garçons qui se trouvaient éloignés d'eux d'environ un demi-arpent entendirent craquer les branches et croyant que c'était un ours s'enfuirent à la maison de M. Octave Boisvert et lui dirent qu'ils avaient entendu marcher un ours. M. Octave Boisvert prit aussitôt son fusil et se dirigea à l'endroit indiqué par les petits garçons. Arrivé là, M. Boisvert crut apercevoir à travers les branches un point noir ; épaulant son fusil il pressa la détente. Aussitôt un cri de détresse se fit entendre. M. Octave Boisvert venait de loger une balle dans le poumon droit de son fils André.

Il accourut immédiatement et s'apercevant de l'affreuse réalité il tomba évanoui au pied de son fils agonisant.

M. Gautier, l'ami de la victime qui se trouvait à environ un pied de cette dernière lorsqu'elle a été frappée, était plus mort que vif. M. Octave Boisvert est le père d'une brave famille et tout le monde s'associe à son immense douleur. M. le coroner Woodward, de Sherbrooke, a été notifié immédiatement.

TUÉ PAR LA Foudre

A St-Gabriel de Stratford, mercredi de la semaine dernière, M. Ovila Rivard était allé aider à son frère à faire du bardeau, et un peu avant de dîner, voyant qu'un orage se préparait, il se rendit dans une grange voisine, où il y avait du foin, afin de se mettre à l'abri. Trois quarts d'heure plus tard environ, son frère qui s'était rendu à sa maison pour laisser passer l'orage, retourna à son travail et trouva son malheureux compagnon étendu mort dans la grange. Son chapeau avait été défait par le tonnerre et un de ses souliers percé à plusieurs endroits.

Le foin était terriblement bouleversé dans la grange.

IMMIGRANTS

Soixante-et-dix immigrants la plupart étant des fermiers, ont été pourvus d'emploi par l'agence d'immigration de la province de Québec. Le plus grand nombre d'entre eux a été envoyé dans les cantons de l'est. On demande encore beaucoup de fermiers dans les comtés de Huntington, Chateauguay et Beauharnois. Les quarante immigrants qui sont arrivés par le steamer *Canadien* sont partis pour l'ouest.

LE RÈGLEMENT MUNICIPAL DE SOREL

La votation sur le règlement municipal accordant un bonus de \$12,000 au chemin de fer de Sorel, s'est terminée hier. Le règlement a été adopté à une majorité de six voix.

Tous les employés du gouvernement local, du gouvernement fédéral et de la commission du Havre, ont pris une part très active à la votation.

LA PICOTE

On rapporte qu'une maison de chaussures de Montréal, a perdu une commande de \$5,000 qui lui venait de Winnipeg, parce que les acheteurs redoutaient d'importer la variole avec la marchandise.

UNE FROMAGERIE

M. Chouinard, beau fils de M. George Pelletier, de Ste-Flavie, a établi, depuis quelques semaines une fromagerie à Saint-Anaclet. Cet établissement a été mis immédiatement sur un excellent pied et est conduit par un jeune homme très habile. M. Chouinard a passé plusieurs mois dans les premiers établissements de New-York et il en est revenu avec de très bons certificats. Succès à ces entreprises qui font tant de bien à la classe agricole.

On dit excellent le fromage de Saint-Anaclet, et il y en a déjà une quantité considérable en vente.

DEMANDÉ.—Un agent résidant dans chaque village, ville et cité du Dominion, aussi des agents voyageurs pour vendre nos nouveaux gazomètres à air à 50 pour cent meilleur marché que le gaz à charbon, et également bon. On a besoin d'aucun feu ou de force motrice. De toutes grandeurs, de 15 *Burners* à 1,000, pour maisons privées, magasins, hôtels, fabriques, moulins, rues, mines, etc.

THE CANADIAN AIR GAS MACHINE MANUFACTURING Co.,
116, rue St-Eraçois-Xavier,
Montréal

EXPOSITIONS AGRICOLES

L'exposition agricole et industrielle de la société d'agriculture du comté de

Kamouraska, aura lieu le 1er octobre prochain.

—Celle de la société du comté de Témiscouata aura lieu le 2 septembre prochain au village de Trois Pistoles.

—La société d'agriculture du comté de l'Islet tiendra son exposition annuelle de fruits, légumes, etc., à St Jean Port Joli, dans les salles publiques de cette paroisse, jeudi, le 21 septembre prochain, à dix heures du matin. Les entrées devront être faites avant 9 heures. Nous voyons avec plaisir qu'ou tre les prix ordinaires, on a ajouté dans la liste deux prix pour la plus grande collection d'oiseaux et d'insectes nuisibles aux arbres et aux plantes, avec directions pour les éloigner des plantations et les détruire économiquement.

LA PÊCHE A GASPE

On écrit de la Rivière St-Jean, comté de Gaspé, à la date du 22 août, que cette année la pêche en général, sur la côté nord, n'a pas été meilleure que l'année dernière; elle a été moindre peut-être.

LES PRUNES

D'après les renseignements que nous avons eus des cultivateurs de la côte Nord, la récolte des prunes sera bien inférieure à celle de l'année dernière qui était elle-même très peu forte.

La récolte des pommes n'est pas non plus abondante.

LA COTE DE GASPE

La récolte a une belle apparence sur toute la côte de Gaspé. La pêche de la morue n'a pas été abondante, mais celle du maquereau a donné beaucoup.

INCENDIE

Le feu s'est déclaré vendredi dans la grange de M. Thomas Demers, située dans la paroisse Notre-Dame, de Lévis, et la bâtisse a été complètement détruite. Elle contenait 60 voyages de foin. On dit que le feu a été mis par des enfants et que trois d'entre eux ont failli périr.

LE CHATIMENT DU PARRICIDE CHEZ LES ANCIENS

Chez les anciens, dit un vieil auteur; dont l'assertion est remise en lumière par le Musée des Familles les parricides étaient jetés à la mer enfermés dans un sac avec coq, un chien, une vipère et un singe. Les raisons symboliques de ce genre de supplice sont expliquées ainsi par cet auteur.

Le coupable était enfermé dans un sac de cuir pour que son corps ne reposât au sein d'aucun des éléments: ni eau, ni terre, ni air, ni feu. Le coq haïssant la vipère lui donnait des coups de bec et l'excitait à piquer le malheureux. La vipère était aussi là parce que, croyait-on, elle ne naissait qu'en déchirant le sein de sa mère.

Le chien, animal fidèle, faisait par sa présence un reproche au criminel de son infidélité et de sa cruauté. Enfin, le singe était renfermé avec le parricide parce que cet animal, ressemblant beaucoup à l'homme, en est une sorte de caricature: ainsi, quoique le parricide fût homme, il ne paraissait plus homme tant son crime le rendait moralement difforme.

ÉMIGRATION AU NORD-OUEST

Plus de 400 Hongrois et Polonais sont partis de Hazeltown, en Pensylvanie, pour le Nord-Ouest canadien. On croit qu'un plus grand nombre partiront pour la même région, dans quelques jours.

SOUVENIR DE L'INSURRECTION

M. L. Brophy, du corps des francs-tireurs, a trouvé pendant la campagne du Nord-Ouest, dans le camp de Poundmaker, une espèce d'idole qu'il a

exhibée à un des sauvages qui font partie de la troupe de Buffalo Hill, afin de savoir ce que cette figure représentait. Aussitôt que le sauvage eut jeté les yeux sur l'objet en question il devint très excité, ne paraissant pas comprendre comment cette statuette se trouvait en possession d'un blanc. Il appela les autres sauvages auprès de lui et tous donnèrent des signes du plus grand étonnement et refusèrent de remettre l'objet à M. Brophy. Un des éclaireurs le leur enleva de force et le remit à son propriétaire qui, jusqu'à présent, n'a pu découvrir ce que représente sa trouvaille.

CANARD A TROIS PATTES

Un phénomène de tératologie rapporté par la Courrier de Saône-et-Loire:

« On connaît le canard à trois becs; M. Prost Burdin, cultivateur à Saint-Marcel, possède un canard, âgé de six semaines, qui a trois pattes, fonctionnant très bien toutes les trois. C'est le plus beau de la couvée ».

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il a plu à Son Honneur le lieutenant-gouverneur, par un ordre en conseil, en date du 15 août courant, de faire les nominations suivantes, savoir:

Commissaires d'écoles

Comté de l'Islet, Sainte Perpétue.— M. Lazare Lebel.

Comté de Montmorency, "Les Crans."— M. Napoléon St. Hilaire.

Comté de Montmorency, Saint François, (Ile d'Orléans).— MM. Joseph Dompierre et François Xavier Lepage.

Comté de Nicolet, Sainte Eulalie.— M. Johnny Trudel, fils de M. Jean Baptiste Trudel.

Comté de Rimouski, Mont Joly.— MM. George Beaulieu et Thomas Pelletier.

CONSERVEZ LES FLEURS NATURELLES

Il n'y a qu'à les tremper, une à une, en les tenant par la tige, dans de la paraffine fondue. On les retire très promptement du liquide, qui doit être chauffé juste assez pour maintenir sa fluidité. Au sortir de la paraffine, il est bon de secouer les fleurs pour les débarrasser des bulles d'air. Il faut opérer sur des fleurs fraîchement coupées et non humides.

ÉTAT COMPARATIF

Voici un état comparatif du nombre de navires océaniques, arrivés dans notre port, ainsi que de leur tonnage en 1884 et 1885, jusqu'au 28 courant:

Voiliers		
Années	Navires	Tonneaux
1884.....	400	308,001
1885.....	391	300,488
Moins.....	9	3,513
Steamers océaniques		
Années	Steamers	Tonneaux
1884.....	159	273,822
1885.....	153	277,763
Moins.....	6	Plus 3,941
Provinces d'en bas		
Années	Navires	Tonneaux
1884.....	161	273,822
1885.....	166	275,882
Plus.....	5	668

PROFESSION RELIGIEUSE

Le 26 du mois d'août, a eu lieu à la Congrégation de Notre Dame de Montréal, une imposante cérémonie. Treize jeunes filles ont eu l'inestimable bonheur de se consacrer à Dieu. De leur nombre sont Mlle Rose Olivier, dite sœur St. Arcadius, de St-Nicolas, et Mlle Odila Boivin, dite sœur St. Marie d'Éphèse, de St-Romuald.

LA FIANCÉE DU PRINCE IMPÉRIAL

Un dernier écho du mariage de la princesse Béatrice:

Il a été fort remarqué que, parmi les nombreux cadeaux—dont la simple énumération remplissait les colonnes du Times—le plus beau et le plus précieux fut celui de l'impératrice Eugénie.

Ce n'était pas moins, en effet, que deux services en or massif: l'un à thé, et l'autre à café.

On sait, d'ailleurs, que l'impératrice semble avoir voué à la princesse, qui fut, dit-on, fiancée à son fils, une affection toute particulière. Même on prétend que, dans son testament, elle aurait fait un legs considérable à la princesse Béatrice.

ACCIDENT

Nous lisons dans le Courrier de Louiseville:

Un journalier du nom de Hercule Saint-Pierre était occupé à charroyer de la tôle avec un tombereau. Arrivé à l'endroit où il devait décharger, il se plaça derrière le tombereau. Il allait saisir un des paquets, lorsque tout-à-coup la voiture bascula et 12 paquets de tôle de 100 livres chacun lui tombent sur la jambe et le pied. Le malheureux fut renversé en poussant des cris terribles. Ceux-ci furent entendus de quelques personnes des environs qui s'empressèrent de venir délivrer le pauvre homme de son horrible position. La victime de ce triste accident a été visitée par un homme de l'art, qui dit qu'elle a l'os fêlé et celui du talon cassé. Saint-Pierre est le seul soutien d'une nombreuse famille.

LE COMMERCE DU HOMARD

Le Herald, de Yarmouth dit: On calcule qu'il a été exporté de Yarmouth à Boston cet été, pas moins de 9,000 caisses de homards vivants. Ces caisses contenaient 70 homards chacune, faisant un total de 630,000. Leur valeur moyenne à Yarmouth était de \$3,50 la caisse, ou 31,500. En outre, il y a eu environ 1,269,000 homards au dessous de la taille; d'exportation c'est-à-dire 10 1/2 pouces, vendus aux factories 60c le cent, ou \$7,750. Ce qui fait, avec l'autre somme, un total de \$39,060. Cela a nécessité les services de 5 petits steamers et bon nombre d'embarcations à voiles pour les transporter des différents dépôts à Yarmouth. Environ 800 hommes ont été employés pendant toute la saison de pêche, pilant et encaissant les homards. Malgré cette prise énorme c'est l'opinion des connaisseurs que le homard augmente en nombre chaque année.

LA NOURRITURE DES CHEVAUX

On nous indique le moyen suivant de réduire de plus de moitié, les frais de nourriture d'un cheval:

L'expérimentation de ce moyen est facile, surtout dans les maisons de campagne où l'on a gardé l'habitude de faire soi-même son pain.

Au lieu de servir l'avoine en nature, —état dans lequel elle n'est digérée que partiellement, on en fait moudre la provision destinée aux chevaux; on ajoute à la farine quantité suffisante de levain et on confectionne des pains, qu'on fait cuire dans les conditions habituelle.

Ce pain, rassis, est coupé en menus morceaux,—mêlé avec de la paille, il constitue, pour les chevaux, une alimentation beaucoup plus nourrissante que l'avoine seule et moins échauffante.

Quant à l'économie qui en résulte, elle peut être aisément appréciée; on comprend que, grâce à une plus grande

facilité d'absorption et d'assimilation, il ne faut dépenser que la moitié d'avoine et moins de fourrages que de coutume pour entretenir les animaux en excellent état de force et de santé.

—La Salsepareille d'Ayer guérira votre catarrhe, et vous délivrera de cette odeur écœurante de l'haleine.

RECETTES

Vin de rhubarbe.

On réussit à faire une excellente liqueur à la rhubarbe en prenant deux pintes de jus de rhubarbe pour environ six pintes d'eau, avec addition de 1 1/2 livre de sucre blanc par pot d'eau. Mettez ce mélange en cruche pendant deux ou trois mois. Vous aurez alors une excellente liqueur.

Liqueur de gadelles noires (cassis).

Prenez trois livres de gadelles noires, quatre livres de sucre blanc, trois pintes de whisky et trois pintes d'eau que vous mêlez ensemble. Laissez fermenter pendant deux à trois mois et vous aurez une excellente liqueur que vous pourrez mettre en bouteilles en prenant garde de les bien boucher.

PILULES HOLLOWAY

Conviction consciencieuse. — Aucune mise de fonds ne peut être plus profitable que celle qui assure une bonne santé. Il est au dessus de toute contestation que les Pilules Holloway qui ne coûtent qu'une bagatelle triomphent de toute maladie. Dans toutes nombreuses espèces de dyspepsie ou d'indigestion, ces purifiantes et apéritives Pilules, secondées par une nourriture simple et modérée, réussiront complètement.

Une longue indisposition, résultant d'un mauvais appétit ou d'une assimilation imparfaite, disparaîtra, grâce à ce traitement, et les nausées, ainsi que les goûts désagréables à la bouche, les migraines et les conséquences ennuyeuses du flegme qui le matin, frappent les personnes atteintes de dyspepsie, seront détruites par ces balsamiques et fortifiantes Pilules.

INCENDIE A ST-CASIMIR

Dimanche midi, le feu s'est déclaré dans le séchoir de la fabrique d'allumettes de M. Félix Trottier, à St Casimir, comté de Portneuf. Les flammes ont fait rage une heure durant, et c'est grâce à l'activité déployée par les villageois, que la fabrique et probablement une partie du village ont été épargnées. Les pertes de M. Trottier sont d'environ \$600, et il n'a pas d'assurances.

DÉCÈS

A Montréal, le 15 août, de la variole, Sieur Esaris Chenard, âgé de 31 ans. Il était le frère de M. Michel Chenard, marchand de la Rivière du-Loup.

Aux Nouveaux Abonnés!

CONDITION:

\$1.00—Pour une—\$1.00

vous recevrez le Journal pendant un an, ainsi que les trois volumes mentionnés plus bas qui sont d'une grande utilité.

Né manquez pas de vous abonner au Journal des Campagnes qui se publie tous les JEUDIS, contenant 16 pages de matière à lire. En outre, nous donnons comme prime aux nouveaux abonnés TROIS MAGNIFIQUES VOLUMES consistant en:

- Le Petit Mois du Sacré-Cœur,
- Le Recueil des Recettes et le Médecin à la Maison,
- Le traité sur le cheval et ses maladies.

S'ADRESSER A

ELZEAR BEDARD,

Agent du Journal des Campagnes.

No 9, RUE BUADE, QUEBEC.

SCROFULES.

Les Scrofules et toutes les maladies scrofuleuses, telles que **Ulcères, Plaies, Erysipèles, Eczéma, Pustules, Impétigo, Tumeurs, Charbon, Furoncles, Clous, et Éruptions de la Peau**, sont le résultat direct de l'impureté du sang.

Depuis plus de quarante ans, la **SALSEPAREILLE D'AYER** est reconnue comme l'agent le plus puissant pour le purifier. Elle délivre le système de toute humeur malsaine, enrichit et fortifie le sang, expulse toute trace de traitement mercuriel, se montre en un mot l'ennemi redoutable et irrésistible de toutes les maladies scrofuleuses.

Une Guérison Récente d'Ulcères Scrofuleux.

"Il y a quelques mois, j'étais affligé d'ulcères scrofuleux aux jambes. Elles étaient enflées et enflammées, et les plaies décharnées des quantités de matières putrides. J'employai sans succès une grande variété de remèdes. En dernier ressort, j'eus recours à la **SALSEPAREILLE D'AYER** et le résultat obtenu fut des plus satisfaisants, mes ulcères ont disparu, et ma santé s'est grandement améliorée. Je vous suis très reconnaissant pour le bien que votre médecine m'a fait."

Je suis, avec respect,
MRS. ANN O'BRIAN."

148 Sullivan St., New York, 24 Juin, 1882.

Toutes les personnes intéressées sont invitées à se rendre chez Madame O'Brian.

L'écrivain bien connu du *Boston Herald*, Mr. B. W. BALL, de Rochester, N.H., écrit en date du 7 Juin, 1882:

"Souffrant cruellement de l'Eczéma pendant des années, et ne pouvant trouver de soulagement dans aucun remède, je me servis de la **SALSEPAREILLE D'AYER**, et au bout de trois mois j'obtins une guérison complète. Je la considère comme un remède très précieux pour toutes les maladies du sang."

La Salsepareille d'Ayer

stimule et règle l'action des organes digestifs et assimilatifs, renouvelle et fortifie les forces vitales, et guérit promptement les Rhumatismes, la Névralgie, la Goutte Rhumatismale, les Catarrhes, la Débilité Générale, et toutes les maladies produites par un sang appauvri et corrompu, et par une vitalité affaiblie.

Elle est incontestablement le remède le plus économique, tant par la force concentrée que par l'énergie puissante qu'elle exerce sur la maladie.

PRÉPARÉE PAR LE

Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
En vente dans toutes les Pharmacies; prix \$1, six flacons pour \$5.

Echos & nouvelles

SUCRE D'ÉRABLE IMITÉ

Une patente a été prise pour faire une imitation de sucre d'érable. L'écorche de la pruche est macérée dans l'eau, on obtient ainsi un extrait qui, ajouté au sirop de canne ou de glucose, lui donne le goût et le parfum de l'érable.

LES POMMES

En général, il paraît que la récolte des pommes ne sera pas aussi bonne cette année que l'année dernière. A la Côte des Neiges et sur "Les Côteaux" près Montréal, les apparences ne sont pas très bonnes; mais en revanche, les vergers du bas de Lachine ont une magnifique apparence.

VINGT ANNÉES D'ABSENCE

M. Frank Bélanger, de la société Wilson et Bélanger, de Bluefields Mosquito Reservation, Nicaragua, Amérique Centrale, est à Québec.

M. Bélanger est natif du Cap Saint Ignace et demeure dans l'Amérique Centrale depuis plus de vingt ans. Il est venu pour passer quelque temps dans sa famille dans le but de rétablir sa santé.

Nul doute qu'il y trouvera du changement.

ACCIDENT FATAL DANS LE PONT VICTORIA

Un terrible accident est arrivé avant hier soir vers onze heures, du moins le suppose-t-on, dans l'intérieur du pont Victoria. Un homme dont on ignore le nom a été trouvé mort par le gardien. On ne sait pas si le malheureux est tombé des chars ou s'il s'était engagé à pied dans le pont. Il avait cessé de vivre depuis quelque temps lorsqu'on s'aperçut de l'accident, et le cadaavre

été transporté à la morgue, où il est encore exposé à l'heure qu'il est; mais personne n'a pu l'identifier. Il porte une camisole en coton blanc et deux chemises, dont l'une en coton bleu et l'autre en flanelle. Le pantalon est en étoffe brune à carreau et le gilet et la veste sont noirs. On a trouvé un reliquaire dans une de ses poches. Il ne porte pas de barbe et paraît âgé d'environ vingt-cinq ans.

Le côté gauche de la figure est horriblement mutilé ainsi que la jambe droite qui est broyée à plusieurs endroits.

LA CONSOMPTION GUÉRIE.—Un ancien médecin, qui ne pratique plus maintenant, a eu en sa possession, grâce à un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède végétal fort simple pour la guérison prompte et permanente de la consommation, des bronchites, de la catarrhe, de l'asthme et des maux de gorge et des poumons et aussi pour la cure positive et radicale de la tuberculose nerveuse et de toute les douleurs nerveuses. Après avoir essayé les pouvoirs étonnants de guérison de ce remède dans des milliers de cas, il crut de son devoir de le faire connaître à ses compatriotes malades. Poussé par ce motif et par le désir de soulager l'humanité souffrante, j'adresserai franc du port, à tous ceux qui le désirent, cette ordonnance en allemand, en français et en anglais, avec la direction voulue pour préparer ce remède et en faire usage. Envoyer par la malle avec un timbre, à l'adresse suivante: *W. A. Noyes, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.*
Québec, 16 octobre 1884.—1 an. 70

LA CATHÉDRALE DE MONTRÉAL

Le total des argents recueillis pour l'œuvre de la cathédrale par les collecteurs nommés à cette fin se montent à \$13,090,7. Voici les différentes sources qui ont produit cet somme:

Pèlerinages: \$1,523,18; souscriptions à Montréal: \$9,958, 12; souscriptions en dehors de Montréal: \$1,608,77.

Sur ces \$13,080,7 on a dépensé jusqu'à aujourd'hui \$5,907,49. Il reste donc une balance de de \$7,182, 58

TADOUSSAC

Sir Roderick Cameron a acheté la résidence que le comte de Dufferin, vice-roi des Indes, avait fait construire à Tadoussac. Sir Roderick a été enchanté à tel point de Tadoussac, qu'il a sans tarder fait par télégraphe des offres qui ont été acceptées. Il arrive d'une excursion au Lac St-Jean où il se propose d'aller pêcher le saumon, à la saison prochaine, en compagnie de nombreux touristes de ses amis.

LA RÉCOLTE DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK

Des rapports reçus de 16 comtés de cet Etat indiquent qu'en somme cette année, la récolte sera meilleure qu'en 1884. Le rendement des grains donnera une bonne moyenne. La récolte des fruits est abondante.

NOUVELLES DE L'AVENIR

M. Adolphe Alexander, médecin, est décédé au presbytère, le 18 du mois courant, et a été inhumé vendredi. Il était père de notre digne curé, et âgé de 74 ans.

Une foule immense assistait à ses funérailles. MM. les curés et médecins des paroisses environnantes tenaient à montrer à la fois leur amitié pour le défunt et leur sympathie pour M. l'abbé H. Alexander.

Un chœur nombreux sous la direction de M. l'abbé A. Maureau a fait d'excellente musique.

M. De Chatillon professeur de musique à Nicolet tenait l'orgue.

—Un vieillard de Kingsey, M. Descoiteau est décédé subitement la semaine dernière au moment où il entrait chez

lui. Il est tombé raide mort sur le seuil de la porte de sa résidence.

—Nous avons eu ce matin (26 août) une légère gelée qui n'a fait aucun dommage. La température est restée froide toute la journée.

DÉRAILLEMENT SUR L'INTERCOLONIAL

L'express d'Halifax qui arrive d'ordinaire à Lévis à 7.30 heures du soir, n'y est arrivé mercredi que cinq heures plus tard.

A Memramcook, le convoi a passé sur un cheval et la locomotive a déraillé. On a pris quatre heures pour la remettre en place. A Ste-Anne, un second retard d'une heure a été causé par suite d'un accident survenu au mécanisme en prenant de l'eau au réservoir de l'endroit.

MIRACLE

Depuis plus de dix mois, Madame John Wilson résidant au Grand Rapide, dans l'Etat du Michigan, souffrait à une jambe d'un mal qui l'empêchait de marcher.

Le jour de l'Assomption, elle vint en pèlerinage à la Bonne Sainte Anne et eut le bonheur d'être complètement guérie, et put, les jours suivants retourner dans sa famille, aussi alerte que si elle n'avait jamais été malade et publiant partout la faveur signalée dont elle venait d'être l'objet.

UN MARIAGE

Un mariage tel qu'on en voit rarement a été célébré dernièrement à St-Albert, au Nord-Ouest. Le nouveau marié a pour sa part 77 ans, et la nouvelle mariée 66. Quant au nombre de leurs enfants et petits enfants, ce n'est qu'une bagatelle; entre les deux, vingt-sept enfants et quarante-huit petits enfants.

UN DRAME EN ITALIE

La ville de Rome vient d'être le théâtre d'un drame terrible. Un des plus riches marchands de la campagne de Rome, M. Pietro Persiani, connu de toute la ville, avait à son service comme cocher un individu originaire de Campo-Basso, nommé Andrea Patulla. Depuis quelque temps, Patulla ne faisait plus son service avec le même zèle que par le passé. M. Persiani avait résolu de le remplacer. Il dit à son cocher: "Je te préviens que demain matin tu sera remplacé. Trouve-toi de bonne heure à l'écurie pour que tu fasses la remise de tout ce qu'il y a à ton successeur."

Le lendemain matin, le nouveau cocher entra en fonctions sans que Patulla eût trahi par le moindre geste son dépit: Il paraissait, au contraire, très content: dans l'après-midi, il vint à l'écurie causer avec son remplaçant et l'emmena dans une auberge voisine, où ils burent un litre de vin. En parlant de M. Persiani, Patulla laissa bien échapper un mot qui donna à penser un instant au nouveau cocher, mais la chose paraissait sans portée et les deux amis se séparèrent vers trois heures.

A sept heures et demie, M. Persiani, de retour d'une promenade, alla, suivant son habitude, jusqu'à l'écurie pour surveiller ses chevaux. Pendant que le cocher dételait les chevaux, M. Persiani resta sur la porte.

Sur ces entrefaites parut Patulla. Arrivé devant M. Persiani, il tira de sa poche un revolver et fit feu deux fois sur son ancien maître, qui tomba dans les bras des voisins accourus au bruit de la détonation.

Quant à Patulla, après un ricanement diabolique, il appliqua le canon de son revolver sous son menton et se fit sauter la cervelle.

Le meurtrier mourut aussitôt, et M

Persiani expira pendant qu'on le transportait à l'hôpital de San Giacomo. La première balle l'avait atteint en pleine poitrine et lui avait perforé le poumon, la seconde l'avait atteint au bras droit.

M. Persiani laisse une fortune qu'on évalue à plus de trois millions.

PRONOSTICS POUR SEPTEMBRE

Du 1er au 8, dit le *Quotidien*, pluie de temps à autre et grands vents, nuits froides et la gelée est à craindre, car nous sommes sur les derniers jours de la lune d'août; du 8 au 16, encore quelque pluie, mais souvent très beau; du 16 au 24, on aura de la pluie et du grand vent, cependant temps très beau pendant quelques jours; du 24 au 30, grands vents et plusieurs averses accompagnées de tonnerre! Remarquez que le tonnerre à cette saison est un signe de neige.

N. B.—Il y a déjà des signes d'un hiver précoce.

NAVIGATION

Depuis l'ouverture de la navigation 429 vaisseaux sont entrés dans notre port, et y compris les steamers et les vaisseaux venant des ports étrangers, 385 en sont partis, 1341 bateaux faisant le cabotage et goëlettes sont venus des différentes paroisses qui avoisinent Québec, et 104 vaisseaux ont été licenciés pour le trafic local de la province

FAUX BILLETS DE \$2

Le caissier d'une banque de Guelph, Ont., a découvert dans une liasse de billets qu'il comptait, plusieurs faux billets de deux piastres de la Puissance. Ces billets sont tellement bien imités, qu'il faut les mettre sous un verre grossissant pour découvrir leur fausseté. Pour la plupart des gens, ces billets ne diffèrent pas des autres.

NOUVELLE ÉGLISE

La nouvelle église qui sera bientôt construite à Matane aura 125 pds de longueur par 60 pds de largeur. La sacristie 40 pds par 36 largeur, avec chemin couvert. Les voûtes plein cintres, style Roman, avec galerie, etc. Le nouveau presbytère aura 36 sur 30 pds, 1re étage 11 pds, avec toit français, tourelle et galerie. Les plans pour ces édifices ont été préparés par M. G. Emile Tanguay, habile architecte de Québec, et fils de Mr Tanguay ancien inspecteur d'école

UN ACTE DE COURAGE FÉMININ

Une dépêche de Fraserville nous apprend un acte de courage féminin dont cette paroisse vient d'être le théâtre.

Le jeune Meredith, fils de M. le juge Meredith, était sur le point de se noyer, lorsque mademoiselle Lemoine, fille de feu M. Alexandre Lemoine, qui passait sur le rivage en ce moment, se précipita courageusement à l'eau et arracha notre jeune concitoyen à une mort presque certaine.

CHANGEMENT ECCLÉSIASTIQUE

M. l'abbé J. Martin vient de laisser la paroisse de Saint Basile pour celle de Saint François de Madawaska, N. B.

NOYADE

Vendredi dernier, un enfant de M. Picher, âgé de 5 ans, s'est noyé près du moulin de son père à St-Basile, comté de Portneuf. Il était dans une petite embarcation avec quelques petits compagnons, quand celle-ci chavira. Les autres enfants furent sauvés.

—Pour agir sur le foie et nettoyer les intestins, aucune médecine n'égale les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Feuilleton du Journal des Campagnes
 Québec, 3 Septembre 1885.—No 6

LE SECRET

DE

SABINE

(Suite)

Sabine sentit instantanément que l'orage allait souffler autour d'elle et la briser dans sa rafale soudaine si elle ne lui opposait une indéchiffable impassibilité. Ce qu'il fallait éviter surtout, c'est que Laurent fût rappelé : il n'avait pas son audace ! Le président pria Mlle Forster de s'approcher de nouveau.

—Vous étiez dehors pendant la soirée du crime, mademoiselle ? lui demanda-t-il aussitôt.

—Oui, monsieur.

—Au bord du Rhône ?

—Je me suis baignée dans le Rhône.

—A l'heure présumée de l'assassinat ?

—Sans doute peu d'instants auparavant.

—Et vous n'avez rien entendu ?

—Rien

—Rien aperçu ?

—Rien.

—Rencontré personne ?

—Pas une âme.

—Pourriez-vous indiquer l'endroit précis de votre baignade ?

—Parfaitement. A l'extrémité de la traverse, j'ai suivi la rive pendant quelques mètres, et me suis trouvée si bien que j'ai prolongé assez tard cette fantaisie, qui est du reste, pour moi, un plaisir quotidien.

—Ainsi, rien d'insolite n'a troublé votre solitude ?

—J'ai rarement pris un bain plus agréable. Je n'ai ressenti qu'un instant de contrariété, c'est en constatant que je pouvais réveiller, par ma rentrée tardive, mon père et mon frère endormis. Mais mon père veillait, ma femme de chambre m'attendait comme de coutume, et je n'ai pas réveillé mon frère.

Le président n'insista pas davantage.

Pour elle, ayant habilement établi son ignorance, les habitudes quotidiennes et le sommeil de Laurent, trois choses capitales, elle regagna sa place d'un air imposant sous le regard vaniteusement animé de son opulent fiancé.

M. Honoré Tanguin nageait dans la joie pendant cette séance émouvante. Le mariage était à la veille de se conclure et cela posait si bien la femme de son choix, dont on lirait, le lendemain, dans les journaux, le nom, la toilette et les paroles !...

Sabine était vraiment la plus sympathique figure de ce procès mystérieux : une sorte de rayonnement l'enveloppait.

L'avocat la considérait avec admiration et l'écoutait avec extase. Il lui semblait impossible que cette voix sonore convaincue, n'eût pas fait passer dans l'âme des juges la certitude dont elle était pénétrée.

On pourrait ne pas l'écouter, lui, ne pas croire à ses arguments, ne pas se rendre à sa logique ; mais ne pas croire ce que croyait cette belle et fière Sabine, ne pas sentir ce que Sabine sentait, c'était une monstruosité dont ces hommes, qui avaient des yeux et des oreilles après tout, ne seraient pas capables !

Il se dit, avec une bonne foi sublime, que, si la prévenue sortait la tête haute de l'audience, elle le devrait à la parole, à l'attitude, à la conviction de Sabine Forster.

Oh ! les doubles illusions de

l'avocat convaincu et de l'homme épris.

Le ministère public fut très dur pour Ismérie.

S'inspirant des recherches de la justice auxquelles s'appuyait sa propre conviction, très positive et très nette, il établit avec une vraisemblance parfaite les dettes cachées de la veuve, les réclamations croissantes, l'argent du patron manié chaque jour, dérobé un soir ; les difficultés de le remplacer, la nécessité absolue d'y arriver avant la fin du mois qui ferait tout découvrir ; le mystérieux rendez-vous accordé par Isaac Keiffer, prêteur ordinaire des bourses aux abois ; la précaution prise par Mme Morin de passer quelques instants chez le passeur Pierre Pique pour expliquer sa sortie ; la discussion surprise à travers la largeur du Rhône par un paysan, le néant des prétendus cris d'appel que ce même paysan n'avait nullement entendus ; une colère de femme irritée, poussée à bout par une échéance impérieuse, se heurtant peut-être à un refus motivé ; cette femme bondissant sur l'usurier pour lui arracher le portefeuille qu'on refusait de lui ouvrir ; l'usurier saisi à la gorge, tirant son couteau pour se défendre ; la lutte violente, hideuse et courte, car, tandis que les doigts de la femme s'enfonçaient dans le cou de l'homme, l'homme frappait la femme à la poitrine, et tous deux tombaient en râlant. Tous deux avaient cherché la mort de l'adversaire, c'était vrai, mais le portefeuille demeuré en la possession de l'accusée prouvait jusqu'à l'évidence qu'elle était la principale coupable ; Keiffer venu au rendez-vous n'avait pu que défendre sa vie et son bien menacés.

Après cet écrasant réquisitoire, la parole fut donnée au défenseur.

Pascal se leva, pâle et résolu. Le soin de sa réputation le touchait peu dans cette solennelle minute. Celui d'arracher Ismérie à la justice venait de revêtir à ses yeux une nouvelle grandeur.

Il parla d'un timbre doux d'abord, très net, caressant à l'oreille sans tomber dans la fadeur. Peu à peu la voix s'émut, s'éleva, remplit la vaste salle, y porta l'attendrissement, le raisonnement, la vérité.

Que disait-il ? L'existence d'Ismérie. Et ce récit si simple, qui touchait à tous les sentiments nobles, le dévouement conjugal, la tendresse maternelle, la probité rigide, l'honnêteté éclatante, ce récit lui fit rencontrer au passage de touchantes allusions, des indignations viriles, des éclairs d'éloquence, des larmes vraies, et cette chaleur de la foi qui fond les doutes comme une vapeur.

L'auditoire se laissait emporter par le charme austère de cette grande parole et se répétait, en frissonnant d'enthousiasme, que c'était une révélation.

Oui, c'était une révélation.

Pascal trouvait enfin un procès à sa taille. Toutes les considérations mesquines qui aiguillonnent le talent s'étaient émoussées devant ce réalisme puissant et brutal : la vie d'Ismérie menacée.

Il en aurait oublié l'univers. Il avait oublié Sabine !

Celle-ci, que torturait la plus poignante des angoisses, restait immobile, blanche, et les mains serrées. Ses yeux dévorait l'orateur, non qu'elle vit l'homme, superbe dans sa logique fougueuse, mais parce que le secours tombait de ses lèvres en flots pressés.

Pendant l'instruction, elle avait dépensé toute son énergie à garder le silence. Aujourd'hui que de ce silence pouvait découler la condamnation d'une créature innocente, elle apporta à se taire encore la farouche volonté d'un féroce égoïsme.

Parfois, ses yeux effarés cher-

chaient Laurent et se détournaient ensuite avec une lueur rapide.

Laurent affaissé sur son siège semblait ne rien voir, ne rien entendre.

Pourtant, à je ne sais quelle période étincelante que Pascal fit miroiter soudainement devant la conscience des juges, celle de Laurent parut recevoir un choc.

Le corps se redressa, la tête blême prit son aplomb sur les épaules de vieillard que cet homme de vingt-cinq ans portait depuis quelques mois. Le regard fixe eut une flamme. La bouche déprimée releva ses coins tombants.

Quelque chose avait remué dans cet être passif, qu'on disait malade, quelque chose qui épouvanta Sabine comme la manifestation d'un suprême danger.

Une teinte pourpre nuança son front de marbre. Allait-il se lever tout à coup ce misérable Laurent, et, sous l'impérieuse impulsion de la conscience, se déshonorer et les déshonorer tous avec lui ?

Plutôt que de subir cette honte, elle sentit un frémissement qui courut sur sa peau qu'elle se leverait plus promptement encore et, de ses propres mains, étranglerait l'aveu fatal dans la gorge de son frère.

L'horrible tentation lui fut épargnée. Laurent laissa retomber sa tête, sa paupière et sa conscience dans l'aplatissement d'une immense lâcheté.

Sabine respira bruyamment. Il y avait trois longues minutes que le souffle intermittent de ses lèvres n'apportait qu'avec peine l'air à ses poumons.

Pascal venait de conclure à l'acquiescement de la prévenue.

L'auditoire l'eût acquittée tout d'une voix.

Le jury, moins sensible à l'éloquence, et composé de négociants dont la caisse était le grand souci, opina, que si le meurtre n'était pas absolument prouvé, le vol l'était suffisamment.

S'il pouvait admettre des circonstances atténuantes pour l'étranglement de l'usurier,—une race maudite !—il n'en pouvait accepter pour le vol,—un crime irrémissible !—et, d'ailleurs, l'un conduisant à l'autre, il traduisait ses impressions et ses tendances par un arrêt que les journaux du temps s'accordèrent à trouver modéré.

Ismérie Morin, après une très longue délibération fut condamnée à dix années de réclusion dans une maison centrale.

En entendant cette lecture, Ismérie ne prononça qu'un mot :

—Juliette !

Laurent l'enveloppait d'un regard hébété. Il y avait comme un sourire vague et tremblotant sur sa bouche sans couleur.

On emporta Sabine évanouie.

DEUXIÈME PARTIE

I

A Genève, on vit beaucoup sur le lac.

C'était une chose charmante que monter, le matin, sur un des beaux bateaux à vapeur qui sillonnent ses flots limpides et profonds, d'y choisir une place abritée, d'où l'œil puisse embrasser la rive verte et l'horizon bleuâtre ; d'abandonner au vent du lac son front qu'il rafraîchit ou ses cheveux qu'il dénoue ; de regarder les petites vagues se combattre éternellement avec des frissons et des plaintes, et de rêver paresseusement ainsi entre le rayonnement du soleil et le murmure de l'eau.

Un matin de 1860, Pascal de Guerras, peu changé par les cinq années écoulées depuis le procès Morin, mettait le pied sur le Bonivard en partance pour faire le tour du lac de Genève.

La vie lui avait été indulgente. A peine son front s'était-il plissé de deux ou trois raies indiscrètes qui indiquaient plus encore le travailleur, le penseur, que l'homme qui a dépassé la trentaine.

Son visage avait acquis une sérénité qui lui manquait autrefois dans ses luttes contre la médiocrité.

Ses yeux calmes et profonds révélaient une nature maîtresse d'elle-même, affinée par les difficultés de l'existence et les dominant par une douce philosophie.

Le jeune avocat d'Ismérie, on le devinait rien qu'à le voir, n'était plus l'inconnu d'autrefois, mais il était toujours l'homme austère et droit que nous avons connu.

Il ne se faisait suivre que d'une confortable valise, comme un touriste, et pourtant il prenait à tout ce qui déroulait autour de lui, paysage ou manœuvres, l'intérêt très vif du propriétaire ou de l'habitant.

Propriétaire ?... il ne l'était cependant pas. L'oncle Forster, de Lausanne, était mort deux ans auparavant, suivant de bien près dans la tombe l'oncle Forster, de la Verrerie.

Mais Mme Forster, née Arabella Tickeburn, avait hérité de la fortune de son mari et en jouissait de la façon la plus honorable.

Habitant ?... un caprice de cette même Mme Forster pouvait fort bien l'y amener, et ce n'était pas là le moins singulier épisode de la vie du jeune avocat.

Mis en lumière par l'affaire Morin, dans laquelle, bien qu'il n'eût pu faire triompher l'innocence de sa sœur de lait, il avait déployé un incontestable talent, il avait vu la vogue s'attacher à son nom dès son retour au bureau parisien.

Il eut des causes heureuses, les gagna, se fit distinguer entre ses confrères par une logique d'argumentation qui s'alliait avec une élégance de formes des plus brillantes, et bientôt, il eut acquis l'indépendance et la réputation.

La fortune aurait pu suivre, s'il avait pris à tâche, comme certains maîtres de cette profession, de n'accepter que les affaires à sensation et de repousser systématiquement les causes obscures.

Tout au contraire, il s'attachait à celles qui lui paraissaient justes.—le client fût-il pauvre—et prenait un plaisir particulier à les faire triompher sans en retirer d'honoraires.

On le déclarait donc éloquent, mais original, et plus désintéressé qu'il n'est raisonnable de l'être.

Nul ne pouvait deviner que ce grand désintéressement naissait d'un profond amour de la justice et d'une indifférence absolue pour tout autre but que celui qu'il ne convoitait plus.

Autrefois, dans les jours d'illusions chères, il eût voulu être riche pour Sabine, célèbre pour Sabine ; maintenant que Sabine, mariée et sans doute heureuse, ne paraissait même pas avoir une pensée pour lui, les jolis hochets de l'existence n'avaient plus à ses yeux qu'une valeur relative.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que l'avait surpris une lettre de Mme Forster, cette parente inconnue qui ne lui avait jamais donné jusqu'alors le moindre signe d'intérêt.

La vieille dame se disait âgée, chagrine et désireuse de voir auprès d'elle un des membres de la famille de son mari, devenue la sienne, et quelle se reprochait d'avoir longtemps négligé.

Cette lettre assez bizarre se terminait par une invitation très catégorique à venir passer quelque temps au château de Corsier.

Elle trouva Pascal à la veille des vacances, assez indécis de la direc-

tion qu'il choisissait pour aller prendre un repos bien gagné.

L'inattendu de cette proposition, le sentiment de regret qu'elle exprimait, le but agréable d'un tel voyage déterminèrent le jeune homme à partir pour la Suisse, après avoir remercié sa tante par une lettre d'acquiescement, à la fois digne et souriante.

Ce jour-là, à peine assis sur le pont du *Bonivard*, il remarqua bien en face de lui deux femmes, deux Américaines, qui étalaient leur "moi" avec la complaisance imperturbable propre à leurs compatriotes.

Elles avaient pris une bonne place à l'ombre, attiré un tabouret sous leurs pieds, déposé leurs ombrelles sur des pliants au milieu du passage et entassé contre les épaules de leurs voisins leurs sacs, leurs manteaux, leurs magazines et leurs voiles bleus.

Puis, tandis que tous les yeux s'ouvraient, ravis, sur les gracieuses perspectives du lac, Pascal vit les leurs papilloter, lutter, céder et se clore.

La pose abandonnée des dormeuses, qui mettait dans tout leur jour la tête jaune et ridée de la plus vieille, beauté fine et distinguée de la plus jeune, renouvela subitement, tout au fond de la mémoire de l'avocat, un souvenir qui se rattachait à l'un de ses plus pénibles voyages : celui qu'il faisait bien tristement, cinq années plus tôt, pour aller de Paris à Vienne, secourir la pauvre Ismérie.

Oui, c'était bien cela, une voyageuse âgée, envahissante et grincheuse ; une jeune fille (il ne croyait pas se tromper), qui répondait au nom de miss Barbara.

Elles n'avaient vraiment, l'une et l'autre, ni beaucoup vieilli ni beaucoup changé, et leurs silhouettes si dissemblables se dessinaient dans ses souvenirs non sans quelque charme.

Miss Barbara était belle, et peut-être Pascal de Guerras, préservé par un sentiment sans espérances, était-il le seul à ne le point voir davantage.

Le lac montonnait. De petites vagues bondissaient à l'encontre l'une de l'autre, se heurtaient, éparpillant autour d'elles des milliers de perles irisées.

Quelques gouttes de cette eau bouillonnante, battue par les roues du bateau, vinrent piquer au front les Américaines endormies, l'une dans son mécontentement et l'autre dans son ennui chronique.

Elles ouvrirent les yeux, regardèrent avec indifférence la jolie colère du lac, et consultèrent leur montre par un mouvement identique.

—N'arriverons-nous donc jamais ? soupira la demoiselle de compagnie.

—Barbara, dit la vieille dame, demandez qu'on nous serve à déjeuner.

La jeune miss se leva et ses yeux perçants rencontrèrent pour la première fois ceux de Pascal qui observait avec plaisir que sa mémoire lui restait fidèle comme à vingt ans.

Elle aussi parut chercher dans ses souvenirs et s'y oublia même un peu, car sa compagne répéta d'un ton grondeur :

—Vous n'entendez donc pas, Barbara, que je suis en grand appétit, ce matin ?

La jeune fille s'excusa brièvement, fit quelques pas à la hâte et s'engouffra dans les flancs du bateau pour aller remplir l'ordre qu'elle avait reçu.

La dame âgée ne tarda pas à la suivre.

Pascal, charmé par les bords du lac et attiré par leur poésie riante, ne s'occupait plus de ces dames, quand le château de Coppet frappa ses regards.

Nombre de voyageurs se prirent

aussitôt à évoquer le souvenir de Mme de Staël.

Quelques-uns discutèrent chaudement sur la situation du cabinet de travail où la célèbre *authoress* composa *Corrinne*.

—Je sais que les fenêtres ouvraient sur le lac, dit un monsieur d'un ton doctoral.

—C'est là, je crois, à l'angle gauche du château, dit Pascal en consultant son *Guide*.

—Pardieu, monsieur, dit près de lui une voix féminine d'un timbre jeune, j'ai lieu de croire que le cabinet de travail existait bien dans cette aile, mais que Mme de Staël composait habituellement dans ses appartements plus resserrés, plus intimes, du côté opposé.

Pascal fut un peu surpris d'entendre ces inflexions caressantes sortir des lèvres minces de miss Barbara, et plus encore de se voir choisi pour interlocuteur par la belle étrangère.

—Vous connaissez sans doute le pays en détail, miss ? dit-il pour ne pas rester à court en face de son bon vouloir.

—Je l'habite...et je puis vous assurer aussi que je l'ai fort étudié.

Alors, s'étant assuré par un coup d'œil en arrière que la vieille dame avait repris son somme interrompu, miss Barbara se mit à discourir avec aisance sur les souvenirs privés et littéraires de Coppet.

Pascal de Guerras lui donnait d'autant plus volontiers la réplique que les charmes de l'esprit étaient précisément ceux qu'il appréciait le plus chez une femme.

Cela dura jusqu'à Nyon, la cité romaine, dont le château élève au-dessus du lac ses sept tourelles du XIIe siècle.

Miss Barbara envoyait des petits signes amicaux à des bambins qui jouaient sur la plage.

—Qui habite le château ? demanda le jeune homme.

—En bas les magistrats, en haut les coquins, répondit-elle en riant de façon à découvrir des dents fines et bleuâtres comme des grains d'opale.

Cet éblouissant sourire aurait paru sans rival à qui ne connaissait pas le sourire de Sabine.

—L'hôtel-de-ville et la prison, expliqua plus sérieusement la jeune miss en montrant du bout de son doigt effilé le rez-de-chaussée et le premier étage du vieux château féodal.

En face d'Evian, la vieille dame se réveilla et, voyant sa demoiselle de compagnie en grande conversation avec un jeune homme inconnu, suivant les libres usages de la libre Amérique, elle en éprouva plus de curiosité que de mécontentement.

—Barbara ! appela-t-elle ; donnez-moi votre bras ; je me suis engourdie à la fraîcheur de l'eau.

Un regard malicieux glissa entre les longs cils blonds de l'Américaine.

—Madame, dit-elle gaiement, voulez-vous me permettre de vous signaler un cavalier qui sera plus ravi que moi encore d'avoir l'honneur de vous offrir son bras ?

—Que voulez-vous dire, tête évaporée ?

—Madame, un coup d'œil jeté par hasard sur cette valise parisienne que vous voyez là vient de m'apprendre qu'un voyageur attendu est en route pour le Corsier.

—Vous dites ?

—Que si M. Pascal de Guerras m'y autorise, je vais le présenter au plus tôt à Mme Arabella Forster.

Une double exclamation de joyeuse surprise suivit cette présentation originale qui paraissait plaire énormément à miss Barbara.

Pascal baisait déjà la main de sa tante, qui se prêta d'une façon mi-solennelle et mi-affectueuse à cette démonstration de respect.

—Nous vous attendions, en effet,

mon neveu, dit-elle, en faisant asseoir Pascal près d'elle, et je revenais de Genève en grande hâte pour vous souhaiter la bienvenue à votre arrivée.

—Il était temps ! sourit la belle Américaine en s'effaçant aussitôt comme il convenait à une demoiselle de compagnie bien apprise.

Elle paraissait cependant avoir de grands privilèges d'intimité, et cette déférence extérieure n'était peut-être qu'une flatterie de plus, ou la conséquence d'une habitude d'enfance.

Mme Forster, avec l'assurance d'une femme de son pays et de son âge, prit la direction de la conversation, questionnant Pascal sur son genre de vie, ses goûts, ses projets, ses relations, ses habitudes.

Le jeune homme répondant avec franchise à cette façon d'examen de conscience dont sa vie loyale et simple n'avait rien à redouter.

—Vous me paraissez un homme sensé autant qu'un homme d'esprit conclut la vieille dame ; j'imagine que nous nous entendrons à merveille.

Pascal se demandait naïvement comment il avait pu montrer quelque esprit alors qu'il était encore abasourdi de la rencontre, quand Lausanne fut signalé.

—Nous voici chez moi, reprit Mme Forster en montrant au bord du lac une large allée de platanes qui montait en pente douce vers une superbe habitation moderne ; si je ne me trompe, mon cher neveu, vous pourrez quelque jour en dire autant.

La phrase était assez énigmatique ; mais la pensée qui la dictait ne devait point l'être, car miss Barbara, toute rayonnante, sembla d'un regard vif féliciter le jeune homme.

Celui-ci se laissait faire sans trop comprendre, vaguement satisfait de l'aventure et disposé à suivre le courant.

Où le porterait-il ? à plaire à cette vieille femme sans famille et à devenir le châtelain de ce joli domaine ? à fixer sa résidence aux bords de ce lac enchanté ? Après tout, la perspective n'avait rien que d'agréable, et plus d'un Parisien l'eût accueillie avec enthousiasme.

Une calèche attendait ces dames sur la plage, et les déposa, en quelques minutes du trot rapide d'un superbe attelage anglais, devant le perron du Corsier.

II

C'était vraiment un beau domaine que le Corsier, et l'on comprenait, en parcourant le parc magnifique non moins qu'en visitant les nombreux appartements, meublés avec tout le luxe britannique, que M. Jean Forster y eût égoïstement enfoui son existence oisive.

Les montagnes neigeuses lui envoyaient leur ombre, le lac sa fraîcheur, Lausanne ses ressources matérielles ; et quand même M. Forster eût aimé les choses de l'esprit, ce qui n'était nullement prouvé, la société cosmopolite qui hante Beau-Rivage eût suffi à satisfaire toutes les exigences.

Pascal de Guerras, habitué à la vie parisienne, plus bruyante que confortable, que mènent les jeunes gens de médiocre fortune, fut émerveillé de cette largeur, de ces horizons, de ce voisinage.

Le cadre était magique, et les jouissances si naturelles qu'elles semblaient se placer d'elles-mêmes sous la main prête à les cueillir.

Au dehors, tout était lumière, verdure, eau chantante, paysage enchanté.

Au dedans, tout était paix, luxe, douceurs.

Mme Forster avait déclaré à son neveu qu'elle n'entendait gêner en rien sa liberté et que, pourvu qu'il fût exact aux heures de ses repas et

lui sacrifiât ses soirées, elle lui laissait la complète disposition de ses journées.

Miss Barbara avait ajouté avec une grâce inusitée, qui assouplissait la raideur involontaire de sa physionomie, qu'elle s'offrait à lui servir de guide, à la mode américaine, dans ses excursions.

Sans vouloir pousser la réserve jusqu'à la sauvagerie, Pascal ne crut pas devoir mettre à l'épreuve cette bonne volonté tout aimable.

L'austérité de ses habitudes laborieuses, le désenchantement de son cœur, le prédisposaient mal aux recherches de langage, aux soins délicats dont il eût fallu faire montre auprès de la belle Américaine, que la flirtation, si fort en usage dans son pays, avait pu rendre exigeante sous ce rapport.

Il n'en redoutait pas les conséquences, mais surtout il n'en ressentait pas la moindre tentation.

Aussi se borna-t-il à remercier et à parcourir seul la ville et les environs.

Si miss Barbara en éprouva quelque mécompte, rien n'en parut dans son attitude. C'était bien la jeune personne la plus spirituelle, la plus discrète en même temps, et la plus habile maîtresse de maison qu'on pût rencontrer. Son grand air d'enfant semblait avoir soudainement disparu de son joli visage.

Suppléant avec un tact exquis à Mme Forster dans toutes les fonctions qui demandaient un mouvement physique ou un effort d'intelligence, elle paraissait, malgré sa modestie positive, la véritable dame et reine de Corsier.

Elle en faisait les honneurs à Pascal avec un mélange de déférence et de tranquillité qui déconcertait ses habitudes d'observation.

Tantôt, il paraissait être pour elle l'hôte de passage dont on doit embellir le séjour, tantôt le maître futur dont on doit discrètement saluer la royauté naissante.

A n'en pas douter, miss Barbara devait en savoir infiniment plus long qu'il ne lui plaisait de le laisser paraître sur les intentions mystérieuses de la vieille dame à l'égard de son neveu.

Du reste, celle-ci, soit qu'elle obéît à un projet longtemps mûri, soit qu'elle cédât à une influence occulte ne devait pas laisser longtemps le jeune avocat dans l'incertitude.

Une semaine ne s'était pas encore écoulée depuis son arrivée à Lausanne qu'elle déclara, un matin, moitié riant, moitié sérieuse, qu'elle avait à l'entretenir de son avenir et le pria de l'accompagner dans le parc.

Il lui offrit son bras, un peu troublé de la façon dont elle le réclamait, et se demandant avec quelque inquiétude si cette femme septuagénaire, bizarre et froide, n'allait pas introduire dans sa vie quelque fantaisie insolite ou dangereuse.

Mme Forster choisit dans le parc une place ombragée à l'abri d'un kiosque, d'où la vue s'étendait sur le lac pour se perdre aux flancs des glaciers.

On ne sentait guère l'affection dans la manière dont elle regardait Pascal tout au fond des yeux, mais plutôt une préoccupation secrète.

—Mon cher neveu, dit-elle du ton sec qui lui était habituel, vous avez dû vous demander parfois pourquoi j'ai tant tardé à me souvenir de la famille de votre oncle.

Cette façon d'établir, que, lui, Pascal, ne faisait pas partie de sa propre famille, à elle, ne sembla pas d'un bon augure au jeune homme.

Il répondit en fort bons termes que les rapports des deux frères Forster ayant toujours été froids, il n'y avait rien de surprenant à voir la veuve de l'un deux

suivre la même ligne de conduite.

—Je vous avouerai, reprit-elle, que très dépaycée par mon mariage, il ne me vint jamais à l'esprit, pendant de très longues années, que je pusse trouver en France ou en Suisse, en dehors de mon mari, la moindre sympathie ni la plus légère affection. Sa famille, qui n'existait guère pour lui, n'existait pas du tout pour moi. Quant il mourut, sa générosité m'apprit qu'il m'avait préférée aux siens, sans me donner le désir de les connaître davantage.

—En vérité, ma tante, dit Pascal avec un sourire, si oublié que je fusse, je ne croyais pas l'avoir été d'une façon aussi radicale.

—Oh! mon Dieu! c'était ainsi, répondit péniblement la vieille dame. Il a fallu que miss Barbara m'ouvrît les yeux.

—Ah! c'est à miss Barbara que je dois...

—Positivement. Je me consumais dans des regrets sans trêve, hélas!

Ici, Mme Forster leva les yeux vers le ciel clair, en poussant un soupir qui mourut, rebelle, sur ses lèvres parcheminées.

—...Quand cette jeune fille, qui possède toutes les qualités d'une âme accomplie, entreprit de me rattacher à quelque chose, de me créer une affection nouvelle, je me souviens lui avoir dit que la sienne me suffirait; mais elle prouva que cela ne pouvait pas être, consciencieusement parlant; que j'avais deux neveux, jeunes, intelligents, dont le bonheur devait être mon ouvrage; qu'ils formeraient l'entourage, la protection de mes dernières années; qu'ils se marieraient près de moi, auraient de beaux enfants rieurs pour me distraire, et rempliraient de joie, d'entrain, de vie, la solitude du Corsier. Que pensez-vous, mon neveu du raisonnement de miss Barbara?

—Qu'il est plein d'une logique saisissante...et bien rare chez une jeune fille.

—N'est-ce pas?...Je finis par me rendre, et j'écrivis à Laurent comme à vous de venir me visiter.

—Ah!...Laurent aussi? ne put se défendre de dire Pascal, en apprenant que son cousin avait reçu la même invitation.

—Je ne vous cacherai pas que je vous vis avec plaisir arriver le premier à mon appel. Votre caractère et votre profession me plaisaient davantage que la sauvagerie chronique de Laurent Forster et son incapacité notoire, puisqu'il a dû renoncer à diriger la verrerie paternelle.

—Je l'ignorais. Quoi! Laurent n'est plus le maître de la Verrerie?

—Miss Barbara s'en était informée. Je vous ai dit déjà que c'est une fille précieuse.

Pascal s'inclina, plus convaincu de cette assertion que sa tante ne le supposait.

—Laurent, souffrant, m'a-t-il écrit, viendra sous peu. Je le jugerai, s'il y a lieu.

—Et vous le jugerez avec votre droiture, ma tante: il a des qualités positives.

—Je n'ai pas besoin de vous expliquer, vous le devinez de reste, que je n'ai pas arrêté un seul instant ma pensée sur ma nièce, Sabine Forster, la riche et satisfaite épouse de M. Honoré Tonguin.

Une rougeur rapide courut sur les traits expressifs de Guerras en entendant ce nom, si longtemps adoré et toujours cher, prononcé d'une voix ironique.

—Bref, mon cher Pascal, j'ai résolu de peupler ma solitude et de rapporter tout naturellement aux héritiers de mon regretté mari...

Nouveau regard aigu vers le ciel, mais pas de tentative de soupir.

—...Les biens que je dois à sa

générosité, en y ajoutant, suivant le cas, les miens propres.

Pascal fit un mouvement brusque. Bien que cette conclusion lui apparût très clairement depuis quelques minutes, il répugnait à sa délicatesse de se voir promettre une fortune en ces termes peu voilés.

—Ma tante, dit-il simplement, j'aurais préféré que vous n'eussiez parlé de du respect qui vous est dû et de l'amitié que nous sollicitons de vous.

—Bah! fit-elle, les femmes de mon pays sont positives, et j'aime les chemins tracés droits. Votre personne m'est sympathique, votre nom est noble, bien porté, déjà connu. Je puis être fière de m'appuyer dans ma vieillesse sur votre bras, Pascal de Guerras.

—Ma tante, vous me traitez avec une distinction qui me touche plus encore qu'elle ne me rend confus. Songez toutefois que l'épreuve est encore incomplète, tant que mon cousin...

—Ah! l'interrompit-elle vivement, à quoi bon tenter une épreuve plus longue qui ne nous donnerait pas les mêmes résultats? Donnez-moi sans regrets quelques années de votre jeunesse... Devenez ici quelque chose comme le fils de la maison, comme le maître par anticipation du Corsier et de ses dépendances. Je vous marierai et j'aimerai vos enfants, s'ils ne se moquent pas trop de mes manies de vieille femme. Cela me sourit depuis que je vous connais, cette idée-là. Vous sentez bien que je n'ai pas eu, depuis quelques jours, le temps de m'attacher à vous. Je vous le dirais, mon neveu, que vous n'en croiriez pas un mot et vous auriez bien raison... Mais enfin, je suis très disposée à le faire, et c'est plus que je n'attendais d'un cœur de soixantedix ans.

Pendant ce petit discours fort peu sentimental et positif, comme elle le disait, Pascal avait senti passer dans son esprit mille pensées confuses et troublantes.

On lui demandait sa liberté, mais dans quel pays superbe et dans quelles conditions faciles!... On lui offrait une fortune, on ne demandant que des respects affectueux en échange. On le transformait en maître du Corsier, et cette femme étrange voulut devenir, suivant son expression, quelque chose comme une mère pour lui, qui n'avait jamais connu la sienne.

L'effacement, la reconnaissance, l'attendrissement se partageaient si bien le cœur de M. de Guerras qu'il ne put que bégayer d'une voix émue une formule de gratitude où l'on distinguait le nom de Laurent Forster.

—Ah! dit la vieille dame en riant vous pensez encore à votre cousin: c'est d'un bon cœur. Nous aviserons à ne pas priver ce garçon-là, que je ne tiens plus du tout à connaître, du bénéfice de votre recommandation. Soyez tranquille, nous lui assurerons les moyens de vivre honorablement.

Pascal protesta qu'il eût préféré voir Laurent admis, comme lui, chez sa tante, avant qu'aucune décision ne fût prise à l'égard de l'un d'eux.

Mme Forster lui ferma la bouche en déclarant qu'elle avait eu assez de mal à prendre une résolution pour n'y pas revenir quand elle était déjà formulée.

Puis, se déclarant lasse d'avoir parlé si longtemps elle reprit au bras de Pascal, encore stupéfié, le chemin du château.

Miss Barbara, qui rangeait des fleurs dans les grands vases du vestibule de l'air paisible d'une pensionnaire, étudiait de loin leurs deux physionomies, tandis que la sienne s'éclairait doucement.

Quand ils entrèrent, elle s'effaçait

par un mouvement de violette qui se déroba sous la mousse.

Pascal la salua au passage, en se demandant par quelle singulière fantaisie de la fortune un avenir doré tombait dans ses mains, grâce à cette jeune américaine.

Rien n'était en somme plus séduisant que cet avenir qu'il n'avait même pas eu la tentation de solliciter: on le lui apportait facile et radieux.

Nature contemplative, dès ce premier instant d'éblouissement, il ne regrettait rien de la vie parisienne, rien que le bien que son talent y pouvait encore produire.

En face de merveilleux panorama, dans ce luxe honnête, avec un devoir de reconnaissance et de dévouement à remplir, Pascal sentait confusément qu'il pouvait couler, en ce lieu béni, une vie douce, chrétienne et noble.

Certes, si sa voix ne retentissait plus au barreau pour défendre l'orphelin, pour soutenir la veuve, quel bien pourrait-il faire autour de lui avec le levier d'une grande fortune et d'une grande considération!

Le jeune homme promena ses nouveaux rêves, si légitimes et si souriants, sur les rives embaumées du lac pendant les heures qui le séparaient encore du moment où il se retrouverait, au diner, entre ces deux femmes qui jouaient inopinément un tel rôle dans sa destinée.

Le repas fut sérieux quoique amical. On sentait que chacun des personnages, qui échangeaient des paroles embarrassées autour de cette table, n'était encore bien assis dans sa situation, ni bien certain de ne pas produire de dissonance.

Comme pour dissiper ce malaise, Mme Forster fit atteler aussitôt après le café, et déclara qu'elle allait emmener son neveu visiter, avant la chute du jour, ses futurs domaines.

—Oh! dit-elle, ce ne sera qu'une visite superficielle, le temps nous fera défaut pour tout voir; mais, du moins, mon cher Pascal, vous aurez une idée approximative de l'étendue du Corsier.

—Je l'aimerais tout petit, ce cher domaine, répondit gaiement Pascal. Immense, je ne vais pouvoir que l'admirer.

Miss Barbara trouva un prétexte pour n'être pas de la promenade. Le cœur lui en saignait un peu, quoique sa volonté ne faiblît pas.

Sa logique loyale avait tout prévu, tout, jusqu'à la gratitude inavoué de l'honnête garçon dont elle faisait la fortune.

Et elle sentait bien que son absence, après un tel résultat, la rappellerait mieux aux pensées du jeune homme que sa présence elle-même.

Elle avait raisonné juste, avec ce mélange d'entraînement et de réflexion qui forme un des contrastes du caractère américain.

Pascal ne put se défendre de regretter que la belle miss, si logique, et peut-être encore plus désintéressée, ne lui fournît pas, dès ce premier jour, l'occasion de lui faire délicatement sentir qu'il n'ignorait rien de son heureuse influence.

Il espéra bien prendre sa revanche le lendemain.

La promenade fut longue; la vieille dame assez causante. Elle s'essaya avec un évident bon vouloir à s'intéresser à autre chose qu'à elle-même, et elle cherchait à prendre au sérieux l'emploi quasi maternel dont elle s'était revêtue.

Cela ne lui parut pas extrêmement amusant, du reste; la vocation lui manquait pour s'occuper des autres; mais elle trouva quelque douceur à se dire qu'elle venait de se donner un vaillant protecteur, de faire une belle action, et de mériter l'admiration de toute la société suisse,

américaine et russe avec laquelle elle entretenait des relations.

Il ne fallait pas demander à Mme Forster d'élever son âme ni de fortifier ses résolutions avec des considérations d'un ordre moins vulgaire. Le positivisme de sa nationalité l'avait envahie jusqu'aux moelles.

III

Les deux journées qui suivirent cette ouverture ne furent pour le jeune homme que d'heures rapides, ensoleillées et poétiques au dehors, vraiment douces et charmantes au dedans.

Mme Forster se montrait aussi bienveillante que sa nature le lui permettait; miss Barbara déployait des réserves d'amabilité dont on ne l'eût point soupçonnée capable. La bibliothèque du château était excellente, le service ponctuel et respectueux. La vue dont on jouissait des fenêtres eût charmé une imagination moins sensible que celle de Pascal.

Des chevaux tout sellés attendaient sans cesse son bon plaisir. Un canot de plaisance se balançait sur le lac devant la terrasse. Des engins de pêche tapissaient le kiosque au bord de l'eau. Des armes de chasse formaient une panoplie complète dans la chambre du jeune homme.

On eût dit que la livrée elle-même avait deviné les intentions de la maîtresse du logis, car elle se multipliait autour du futur maître avec le discret empressement des serviteurs bien avisés.

Pascal avait appris la présence à Lausanne de quelques personnages marquants que les hasards du barreau lui avaient fait fréquenter à Paris.

Il les rencontra dans la vieille ville, en reçut l'accueil le plus flatteur, et, bien qu'il gardât la plus grande réserve sur les motifs de son séjour en Suisse, il put constater avec satisfaction que les ressources intellectuelles abonderaient pour lui dans cet hospitalier coin de terre.

Quelques voisins qui vinrent dîner au Corsier flairèrent également l'héritier dans le visiteur et crurent être à la fois agréables à la tante et au neveu en manifestant un empressement du meilleur goût.

Il allait rajeunir et distraire cette société locale, qui ne se mêlait point aux plaisirs cosmopolites du nouveau Lausanne, et ne demandait pourtant pas mieux que d'être tirée de sa somnolence.

Enfin, des êtres comme des choses s'élevaient autour du jeune homme un encens subtil, doux à respirer, qui eût grisé peut-être tout autre que lui, mais dont la flatterie cachée, ehivante à la longue, le troublait plus qu'il ne l'eût voulu.

Ce furent deux jours d'éblouissement où il se sentit, sans que sa dignité eût à faire la moindre concession, le roi d'un domaine princier, l'héritier d'une fortune superbe, le héros d'une société élégante.

Le bonheur était venu le prendre par la main et le couronner, sans qu'il eût fait même un geste pour cueillir les fleurs qui se tressaient en guirlandes autour de lui.

Le samedi, vers huit heures, miss Barbara fit observer à Mme Forster, que c'était faire assez mal les honneurs de Lausanne à son neveu que de ne l'avoir point encore introduit au Casino de Beau-Rivage.

—Ma chère enfant, répondit la vieille dame, vous savez bien que ces splendeurs ne sont plus de mon âge et que toutes les beautés étrangères, qui tourbillonnent dans ce lieu de plaisirs, me déplaisent presque autant que des poupées de cire. Mais mon neveu, qui n'a pas les mêmes motifs que moi pour s'abstenir ne voudrait-il pas y faire un tour ce soir?

(A suivre)

Avantages Extraordinaires Au Bon Marche,

Coin des rues St-Jean et Collins,
HAUTE-VILLE.

LA crise commerciale que nous subissons maintenant, étant la cause d'une grande dépression dans le prix des marchandises, je désire informer les acheteurs, que les effets ci-dessous mentionnés ont été achetés à un escompte considérable, pour de l'argent comptant; et seront vendus à un BON MARCHÉ exceptionnel.

Indiennes de toutes sortes, depuis	8c.
Plottes à Robes de toutes sortes,	10c. et plus
Cachemire français, tout laine	47c.
Soie Gros-Grain (Job.)	1.00 valant 1.30
Ottoman, broché	1.60 3.25
uni	1.50 2.00
Entoucas	25c. et plus

PARASOLS, UNE GRANDE VARIETE.

Franges et ornements en chenille. Broderies, depuis 3c. jusqu'à 2,50.
Gants en kid, en soie, en fil, en coton, etc., etc.
Corsets de tous genres. Depuis 50 cts.
Tweeds tout laine, 50c. valant 70c.
importés, 90c. 1.20
pour pantalon, un choix considérable.
Serges, 75, 95, 1.30, 1.50, 1.95, 2.40, 3.00, valant 30 0/10 de plus.
Habilllements en Tweed tout laine, faits sur commande, 7,50.
Un lot considérable de 3as. pour Dames et Enfants.
Chaussettes, Bratelles, Cols, Camisoles, Poignets, Cravates, le plus beau choix; Caleçons et Jamisoles en coton et merino, à moitié prix.
Enfin, un assortiment varié des marchandises les plus nouvelles vendus à des prix sans précédent.
Venez voir, et vous assurer vous-mêmes que c'est une occasion unique de faire vos achats pour la saison, à meilleur marché que partout ailleurs.
Un seul prix, et les marchandises marquées en chiffres.

Au Bon Marché,
Haute-Ville,
N. Garneau.
194

Québec, 2 mai 1885—1 an.

LES CELEBRES Pianos Knabe, DE BALTIMORE.



Cette fabrique est établie depuis près de 50 ANS et ses instruments ont acquis une
Reputation universelle
par l'EXCELLENCE DU SON, de la TOUCHE et de la DURABILITÉ à toute épreuve.

JE viens de recevoir un assortiment choisi de PIANOS A QUEUE, CARRÉS et DROITS, et j'invite cordialement les musiciens et les acheteurs à venir les examiner.

L. E. N. PRATTE,
SEUL AGENT POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC,
No 1676, rue Notre-Dame, Montréal,

Québec, 14 juillet 1885—15 nov. 83—1an 2fps. 909

SANTÉ POUR TOUS!!!

PILULES ET ONGUENT HOLLOWAY.

LES PILULES

Purifient le Sang, corrigent tous les Dérangements du FOIE, de l'ESTOMAC et des INTESTINS.

Elles fortifient et restituent la santé à des Constitutions délabrées, elles sont aussi inestimables dans toutes les Maladies particulières au sexe Féminin de toute âge. Pour les Enfants ainsi que pour les personnes âgées sont invaluables.

L'ONGUENT

Est un remède infailible pour les Maux de Jambes, ceux des Seins, Blessures Anciennes, Plaies et Ulcères. Il est faux pour la Goutte et Rhumatisme.

Et pour tous les Dérangements de la Poitrine il est de même sans égal.

POUR LES MAUX DE GORGE, LA BRONCHITE,
LES RHUMES, LA TOUX,

Gonflement Glanduleux, et toutes les Maladies de la Peau, il est sans rival; et pour les membres contractés et jointures raidies il agit comme un charme

Ces Médecines sont préparées seulement à l'établissement du PROFESSEUR HOLLOWAY,
78, NEW OXFORD STREET, auparavant 533, OXFORD STREET,
Et se vendent à 1s. 1/2d., 2s. 9d., 4s. 6d., 11s., 22. et 33s. le Pot ou la Boîte, et on peut les obtenir dans toutes les Pharmacies de l'Univer.

Les acheteurs sont priés de regarder l'étiquette qui se trouve sur chaque Pot et Boîte, s'il n'y a pas l'adresse 533, Oxford Street, London, c'est de la falsification.
Québec, 3 septembre 1885

MARCHES DE QUÉBEC.

Farine et Grains.

Québec, 3 septembre 1885.

Sup. extra, baril, 198..	\$4.50 a	4.75
Extra.....	4.35 a	4.50
forte pour boulanger...	4.70 a	5.00
Extra du printemps.....	4.10 a	4.25
Supérieure No. 2.....	3.90 a	4.00
Wino.....	3.70 a	3.80
en sacs, de 100 livres.....	2.00 a	2.30
de seigle en quart.....	4.75 a	5 00
Mais ou blé d'Inde blanc, par 200 livres.....	3.40 a	3 45
Mais ou blé d'Inde jaune, par 200 livres.....	3.60 a	3 25
Grains—Sue de semences (rouge) par 60 livres.....	1.20 a	1.30
Pois ".....	0.85 a	0.90
Fèves le minot.....	1.50 a	1.50
Avoine 34 livres.....	0.38 a	0.40

Provisions, Etc., Etc.

Québec, 3 septembre 1885.

Beurre frais par livre.....	\$0.16 a	0.17
" salé.....	0.14 a	0.15
Patates par minot.....	0.35 a	0.40
Œufs par douz.....	0.15 a	0.18
Sucre d'érable par livre.....	0.08 a	0.09
Fromage, par livre.....	0.15 a	0.15
Oignons par caisse.....	3.00 a	4.00
Pommes par baril.....	3.00 a	4.00
Oranges par caisse.....	10.00 a	10.00
Citrons par caisse.....	12.50 a	13.00

Lards, Jambons, Etc., Etc.

Québec, 3 septembre 1885.

Lard frais par 100 livres.....	\$ 6.00 a	6.50
" frais par livre.....	0.10 a	0.11
" salé.....	0.11 a	0.12
Jambons frais par livre.....	0.82 a	0.09
" fumés.....	0.12 a	0.13
Lard Mess, 200 livres.....	15.00 a	16.00
Mince.....	14.00 a	14.50
Prime Mess.....	09.00 a	00.00
Engl. P. Mess.....	13.00 a	13.00
Extra Prime.....	00.00 a	00.00
Saindoux en sauto.....	7.50 a	7.00

Volailles.

Québec, 3 septembre 1885.

Dindes par couple.....	\$2.40 a	2.50
Volailles.....	0.50 a	0.60
Poulets.....	0.60 a	0.70
Oies.....	0.00 a	0.00
Canards.....	0.75 a	0.80

AVIS.

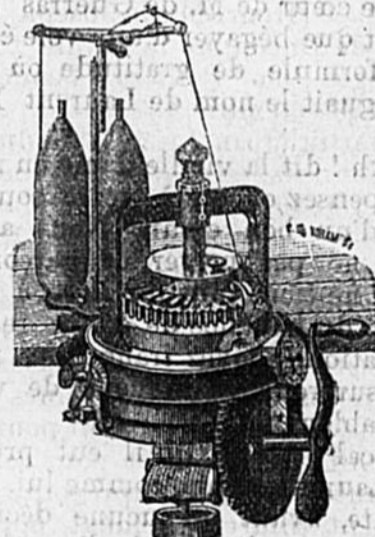
NOUS soussigné, ayons en mains la somme de \$14 00 piastres appartenant à un certain François Perrault cultivateur, autrefois de Berthier, en haut de Québec, et maintenant au Nord-Ouest.
Le dit François Perrault faisait la pêche ici, Cap d'Espoir, comté de Gaspé, ou aux environs, il y a quelques années.
J. A. CHALIFOUR, PRE.
Québec, 26 août 1885.

LA COMPAGNIE DE MACHINES A TRICOTER DE TORONTO.

FABRICANTS DE MACHINES A TRICOTER

"ECLIPSE,"

116, RUE BAY.



Chaque machine est garantie.

Un enfant peut la faire fonctionner.

UNE machine à tricoter ECLIPSE paiera dans toute famille. Après avoir pourvu aux besoins de la famille, on peut tricoter pour les voisins ou pour le commerce. On ne peut faire un meilleur usage de ses heures de loisir. Un jeune homme ou une fille peut gagner de \$1.50 à \$2.00 par jour avec l'ECLIPSE. Les MARCHANDS peuvent fabriquer toute la bonneterie, foulards, mitaines, tuques, etc., dont ils ont besoin dans leur commerce pendant toute la saison, et de la sorte tenir leurs commis constamment employés. Les FERMIERS peuvent convertir leur laine en différentes sortes de marchandises et réaliser 400 pour cent de plus sur la laine qu'ils produisent. La seule machine à tricoter parfaite en est une qui possède un mécanisme (ribber) simple et sûr pour faire les côtes. L'appareil de ce ribber diffère des autres presque sous tous les rapports, et les juges compétents l'ont proclamé comme parfait. L'ECLIPSE est la seule machine propre à l'usage de la famille.
91
Quebec, 8 avril 1885—1an1fps.

\$500 de récompense!

NOUS payerons la récompense ci-dessus pour chaque cas de maladie du foie, dyspepsie, mal de tête, indigestion, constipation que nous ne pourrions pas guérir avec les pilules végétales pour le foie du Dr West, lorsque l'on aura suivi exactement les prescriptions. Ces pilules sont purement végétales et donnent toujours satisfaction. Elles sont recouvertes avec du sucre et en grandes boîtes contenant 30 pilules; prix 25 CENTS. A vendre chez tous les pharmaciens. Déféz-vous des contre-façons et des imitations. Les véritables sont faites seulement par JOHN C. WEST & CIE, fabricants de pilules, 81 et 83, rue King Est, Toronto, Ont. Un paquet d'essai sera envoyé gratis par la malle sur réception d'un timbre de 3 cents.
En vente par J. J. Veldon, 120, rue St-Joseph, Québec.



LA SANTE EST LA RICHESSE

Le traitement du docteur J. C. WEST pour les nerfs et le cerveau est un spécifique sûr contre l'hystérie, les étourdissements, les convulsions, les accès, les névralgies nerveuses, les maux de tête, l'affaiblissement des nerfs causés par l'usage de l'alcool, ou du tabac, affaiblissement du corps, de l'esprit, ramollissement du cerveau, conduisant à la folie, à la décrépitude et à la mort, vieillesse prématurée, stérilité, et toutes maladies, causées par un excès de travail de l'esprit, ainsi que tout excès de tout autre genre.
Chaque boîte contient des remèdes pour un mois. Un dollar par boîte, ou six boîtes pour cinq dollars; envoyées par la malle, sur réception du prix. Nous garantissons que six boîtes guériront tous les cas. Avec chaque commande que nous recevons pour six boîtes, accompagnées de cinq dollars, nous expédions à l'acheteur la garantie écrite que nous lui remettrons son argent, si le traitement n'opère pas une guérison. Les garanties seront données par J. J. VELDON, Pharmacien, 120, rue St Joseph, Québec, seul agent autorisé pour la vente de ces remèdes. Québec, 6 décembre 1884—1an. 100

P. T. LEGARE

ENTREPOT

d'Instruments Aratoires

461, Rue St-Valier,
ST-SAUVEUR, QUÉBEC.

Québec, 30 avril 1885—1an. 190

ELIXIR

PRÉPARÉ PAR LES

Sœurs de l'Hôpital du Sacré-Cœur

ELIXIR ALBUMINO-FERRUGINEUX.—Ce tonique puissant et reconstituant par le fer qu'il contient, jouit d'une grande efficacité contre l'appauvrissement du sang, et par l'albumine qui s'y trouve en dissolution, c'est une nourriture substantielle infiniment préférable à tous les extraits de bœuf.
En vente chez les pharmaciens et au dispensaire de l'Hôpital du Sacré-Cœur, Québec.
Québec, 28 novembre 1884. 69

CONDITIONS

DU

JOURNAL

DES CAMPAGNES

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les JEUDIS et contenant toute les nouvelles de la semaine.

Prix de l'abonnement :—UNE PIASTRE. POUR LA FRANCE :—10 FRANCS

Strictement payable d'avance.

Imprimé et publié par

Léger Brousseau,

EDITEUR-PROPRIÉTAIRE

Rue Buade, No 9. Québec

Imprimé et publié par

Léger Brousseau,

EDITEUR-PROPRIÉTAIRE

No 9. rue Buade, Québec